ROMAN

MON PÈRE MON CHOIX

Abdel Hakim A. LALEYE

LAHA Editions

Chez Éditions LAHA

Romans d'Abdel Hakim A. LALEYE déjà parus :

Pourquoi moi ?, 2007
Aimer de nouveau, 2009
Ami intime, 2009
Tourbillons, 2010
Le péché du père, 2011
Afolabi, 2011
Aagan, 2011
La nuit fatale (en 5 tomes), 2009
Destin d'une danseuse, 2011
La fortune du diable, 2010
Le premier amour est toujours le premier, 2013
L'obsession cachée, 2013
Idole, 2014
Héros, 2009
Pierre précieuse, 2010

© LAHA Éditions, 2016
Tél. + 229 63 13 07 07/+ 229 97 89 82 42
www.vasyvoir.com
ISBN : 978-99919-2-416-8
Photograhie de couverture : LAHA Production

Abdel Hakim A. LALEYE

MON PÈRE MON CHOIX

Roman

Préface de Apollinaire AGBAZAHOU

LAHA Editions

Préface

Est-ce vraiment superflu de le présenter ? Il est un magnat du livre sous nos cieux, comme certains le sont pour la volaille ou le coton.

On comprend alors aisément qu'il ait préféré ensemencer l'esprit au lieu de s'investir dans le bien-être physique ou dans l'économique. J'ai nommé *Abdel Hakim A. LALEYE alias LAHA* qu'on retrouve à tous les carrefours de l'industrie du livre utile, du livre à portée éducative. Il est dans la littérature inventive qu'il alimente par une bibliographie romanesque bien prolifique. Il contribue aussi à la promotion de la résurrection de la culture de la lecture à travers sa propre maison d'édition et s'adonne à la diffusion des œuvres, grâce à un réseau de distribution assez convaincant. *Abdel*

Hakim A. LALEYE, pour faire court, est simplement un monstre sacré de la culture saine, de la culture hygiénique, très actif aussi dans le landerneau du cinéma.

Mais c'est surtout sa plume d'art qui nous intéresse dans sa présente publication *Mon père, Mon choix*…, un titrage assez suggestif et bien évocateur à maints égards. Cet intitulé renvoie à des connotations de propriété exclusive, d'option définitive, de rupture de chaîne, de refus de dilemme, d'amour filial et surtout de longue délibération débouchant sur l'idée de grande responsabilité. Il est question d'une sentence au goût de verdict final. Je ne vous ferai pas l'injure de vous rappeler que le romancier *Abdel Hakim A. LALEYE* imprime toujours une philosophie puissamment éducative à ses productions et que par ces temps de déchéance morale très prononcée, sa cible privilégiée est le lectorat jeune. Parce que les dérives au niveau de cette couche sociale, sont déconcertantes et bien absurdes. Les puretés enviables et admirables sont contrebalancées par un égoïsme

goujat et une recherche effrénée et abjecte d'un confort individuel insolent.

L'esprit de solidarité et le respect des parents jadis sacrés, paraissent de nos jours des parures de musée. L'auteur de *Mon père, mon choix*…, conforme à sa vision éditoriale, s'insurge en rectificateur des préjudices moraux et en boussole indiquant le droit chemin pour un monde plus humain, en mettant en espace des caprices de femme moderne, accapareuse de mari qui isole à volonté les géniteurs dudit époux. Ce roman n'est qu'une démonstration de la responsabilité parentale et des sacrifices consentis sur un enfant qui affiche en retour sa reconnaissance musclée à l'endroit de son père.

C'est un véritable hymne dédié à l'amour filial et une rançon bien méritée payée à un père consciencieux de ses devoirs.

La plume géniale *d'Abdel Hakim A. LALEYE*, s'apprécie à travers l'articulation en **10 (dix**) temps de son récit, confié à un narrateur omniscient qui permet au lecteur de pénétrer aisément l'univers caché de chaque personnage.

Son génie créateur s'est aussi révélé à travers la conduite de l'intrigue qui part d'une folie de femme que l'écrivain a battue en brèche, en exhibant les preuves de l'irrecevabilité de la doléance de cette dernière. Il préserve du coup la morale dans l'œuvre, en mettant en scène un héros qui n'a pas cédé au chantage de son épouse.

Lire *Mon père, mon choix*…, c'est non seulement savourer la succulence d'une langue fortement imagée, mais c'est aussi apprécier sa truculence qui vous fait découvrir une œuvre de salubrité éducative qui porte au pinacle l'amour réciproque idéal et rêvé entre père et fils. *Abdel Hakim A. LALEYE* est un éducateur de masse, dont les œuvres méritent d'être suivies, parce qu'elles sont toujours frappées du sceau d'un cachet instructif fort édifiant.

Le rôle du préfacier n'est pas d'épuiser le champ du savoir sur l'œuvre. Sa mission est plutôt d'appâter le lecteur, de titiller sa curiosité pour sa découverte personnelle du menu artistique à lui servi. A présent je casse ma plume pour céder

place à celle d'*Abdel Hakim A. LALEYE,* qui est à l'ordre du jour, afin de vous laisser jouir de ce beau roman.

Apollinaire AGBAZAHOU
Écrivain

Temps 1

Comme un drap noir, l'obscurité descendit sur la ville au même moment où hommes et femmes, comme des fourmis sorties du ventre d'une termitière, effectuaient leurs départs des bureaux et les ouvriers, leurs sorties d'usines. Dans la rue, c'était l'heure des gros embouteillages, des files interminables de voitures, de tricycles et de motos se succédaient. Les véhicules, tout âge, tout moteur, toute variété encombraient les avenues, les boulevards et les routes principales. Sur l'un de ces axes, le Nouveau Pont, celui à proximité duquel se trouvait le marché Dantokpa, les bouchons paraissaient encore plus impressionnants. Pare-chocs contre pare-chocs, les voitures ronronnaient tandis que pneus contre pneus, les

Zémidjans, les taxi-motos, klaxonnaient à s'arracher les oreilles. Alors, des tuyaux d'échappement, s'élevaient d'épaisses colonnes de fumée noire qui, en rejoignant le ciel, se transformaient presque en massives montagneuses lesquelles rendaient la voûte céleste encore plus basse.

Laban n'avait pas le choix. Malgré la proximité de la lagune, du souffle du vent qui venait des profondeurs de la mer, il sentait la chaleur dans son casque. Il eut même l'impression que, sans les rares incursions de ce vent, il se serait peut-être étouffé. Il eut envie d'enlever le casque, de laisser sa tête nue, le temps que le condensé de chaleur et de fumée qui rétrécissait sa respiration, puisse se dissiper. Mais il se rappela que les policiers, ceux qui guettaient la moindre infraction et qui ont la sanction prompte, seraient en embuscade quelque part, et pourraient l'arrêter. Patience donc.

Se faufilant entre les voitures, il parvint à descendre le long de la rambarde protégeant le pont, se rabattit sur le trafic du milieu, puis gagna la voie, en double sens, qui côtoyait le marché. Ici, des

vingtaines de camions remplis de sac de ciment, occupaient, sur au moins deux cents mètres, la moitié du tronçon qui débouchait sur le premier feu d'arrêt. Il se risqua entre eux, ignora les nombreux motocyclistes qui s'alignaient à la queue-leu-leu, puis parvint au pied des cambistes qui étalaient leurs tables aux abords de la route. De là, aux feux tricolores, il n'y avait que plus que quelques mètres à franchir. Les policiers qui régulaient la circulation s'efforçaient de tenir à distance, les automobilistes qui venaient de la droite, leur demandant de contenir leur impatience. Seuls, ceux qui étaient à gauche avaient le droit de passer. Au bout de cinq minutes, l'un d'eux se tourna vers la droite et intima aux usagers d'y aller. L'impatience de ceux qui étaient en face devenait forte. Des moteurs se firent plus ronronnants et agressifs, des klaxons, plus stridents et pétaradants. Puis, dès que le policier leur fit signe, tous se ruèrent à l'avant, manquant de peu de l'écraser. Laban fit rugir sa moto, embraya et s'élança. Bientôt, il se retrouva sur le boulevard Saint Michel où l'attendait un autre encombre-

ment. Ici, aussi, c'était un policier qui régulait la circulation.

— Il était en retard sur son rendez-vous. Et les embouteillages risquaient de lui faire trainer davantage les pattes. Jetant un œil sur les véhicules qui étaient dans son voisinage, il passa la vitesse, puis fit un écart sur la droite, sur le trottoir pavé avant de se lancer sur la route à l'intersection de laquelle se trouvait la tour la plus élevée de la ville. Les policiers le virent, mais ils ne pouvaient rien faire car une intervention de leur part, sur la chaussée, risquerait de créer un autre embouteillage. Laban, bientôt, gagna le carrefour du petit marché de Saint Michel, emprunta la rue pavée, derrière la poste d'Aïdjêdo et s'offrit une course sur la voie secondaire du quartier, celle qui traverse les zones marécageuses et qui permettent de joindre les endroits les moins encombrées de la ville.

Dix minutes plus tard, Mènontin, le quartier qui tendait ses rues aux échangeurs chinois, l'accueillit. Il ralentit, fit mine d'aller vers la berge lagunaire. Ici, les maisons devenaient plus cossues à mesure

que l'on progressait vers le pont qui enjambait les marécages situés entre la ville et la banlieue. Au bout de quelques secondes, il s'arrêta devant un immeuble nouvellement achevé qui faisait face à une parcelle nue clôturée par des murs hauts et épais. L'immeuble, une maison privée, avait à son extrémité gauche, un grand portail devant lequel avait été garée une grosse voiture au chrome étincelant, comme si elle sortait tout droit de l'usine.

Laban descendit de la moto et se dirigea vers la voiture. De l'autre côté du véhicule, côté chauffeur, se tenait Biyi, jeune homme aux allures de Play boy en compagnie de Shadé, une demoiselle toute aussi attirante, grande, belle, fine, les cheveux tombant jusqu'aux épaules, les pieds hissés sur des hauts talons compensés. Laban s'approcha d'eux. Son sourire, tout en nuances, présentait déjà ses excuses. Lui-même finit par l'articuler.

— Désolé du retard, leur fit-il.

Biyi le regarda, lui tendit la main pour dédramatiser la situation et lui dit :

— Moi, je suis toujours à l'heure.

— Je sais, c'est pourquoi, j'ai fait cette course contre la montre. Dommage, c'est la montre qui a encore gagné ! Mais c'est pour la bonne cause.

Il plongea la main dans sa poche et en sortit un trousseau de clefs. Le visage de Biyi parut luire comme la lune qui retrouve un éclat après le passage d'un amas de nuage sur sa face. Il se tourna vers la jeune femme et lui dit :

— Shadé, je te présente, Laban, l'agent immobilier ; et Laban, voici ma fiancée.

Laban saisit la paume molle et pommée que la jeune femme lui tendait et sentit la chaleur autant que le parfum qui en émanait.

— Mes respects, Madame, honora-t-il.

— Bonsoir ! Répondit sèchement Shadé.

Laban s'étonna, mais n'en fit aucune remarque, puis avança vers le portail. Il sélectionna une clé, l'introduisit dans la serrure, puis, au bout de deux tours à l'intérieur, le portail céda et s'ouvrit. Biyi le remercia, récupéra le trousseau de clés et se tourna vers lui. L'agent immobilier, comme s'il pressentait les paroles qui allaient franchir sa bouche, le devança :

— Je n'ai pas besoin de vous accompagner, n'est-ce pas ?

— Non, admit le jeune homme, je connais déjà bien les lieux.

— Alors, bonne chance !

— Merci !

Laban retourna rapidement à son engin, prit le casque qu'il avait accroché au guidon, l'enfila, puis s'assit sur le siège. Le moteur vrombit dès le premier coup de pédale. Puis, alors qu'il démarrait, il se tourna une dernière fois vers le couple. Biyi, au même moment où il lui faisait la main, prit sa fiancée par les épaules et, délicatement, l'introduisit dans la maison.

***

Quand des amoureux visitent une maison dans laquelle ils comptent aménager, ce qui les intéresse de prime abord, c'est la chambre à coucher. Pièce dans laquelle la vie amoureuse prend toute sa dimension, elle attire leurs attentions, suscite leurs

imaginaires, provoquent leurs délires fantasmagoriques. Shadé et Biyi se félicitèrent d'avoir trouvé une chambre à la mesure de ce qu'ils attendaient, à la meure de leurs goûts, aussi bien dans sa configuration que dans sa décoration : la salle d'eau, immense pièce avec installations modernes, était à proximité, peut leur servir de salle de bain autant que de piscine.

Après avoir fait le tour de toute la maison, ils se retrouvèrent au séjour toute aussi grande qu'un hall, puis s'accoudèrent à la principale fenêtre, celle qui donnait justement dans la cour. Shadé chercha les yeux de Biyi et, son sourire égayé par un violet à lèvres humide, elle lui dit :

— C'est une très jolie maison.

— Je suis ravi que tu ça te plaise, appuya Biyi.

— Oui, mais elle est trop grande pour nous.

Biyi se redressa ; lui prit la main comme s'il voulait l'entraîner dans sa réflexion, puis lui avança :

— Non, ma chérie, elle n'est pas trop grande. nous en aurons besoin quand nous serons mariés.

— Mais, il n'y aura que toi et moi.

— Non, pas que nous.

La jeune femme, nonchalamment, se déplaça de la fenêtre et alla vers le mur d'en face pour appuyer sur le bouton rouge qui communiquait avec le climatiseur. L'air vivifiant en sortit avec de cristaux d'eau qui vinrent lui perler le visage. Biyi la suivit et se mit dans la trajectoire de l'air pour en sentir la douceur.

— Je ne comprends pas, lui dit-elle, nous ne serons pas seuls ?

— Non, appuya le jeune homme, papa sera avec nous.

— Ton père ?

— Oui.

Biyi sentit le visage de sa fiancée se transformer. Il eut le sentiment qu'elle avait été touchée par cette révélation. Elle se retourna, le darda presque de ses grands yeux aux cils longs et se dirigea vers la cuisine toute proche.

— Non, Biyi, cria-t-elle, sans colère, mais avec une certaine autorité, je ne pense pas que ce soit

une bonne idée que ton père vive sous le même toit que nous.

Biyi la suivit. La cuisine était ce qu'il y avait de plus classique, avec la rangée de cages qui s'étalait en haut, le levier à deux lavabos et la paillasse longue à carreaux. Le futur marié se saisit de la hanche de sa fiancée et se colla à sa longue silhouette.

— Mais pourquoi tu dis ça ? lui demanda-t-il.

— J'aurai l'impression que je suis mariée à deux hommes. Ça me serait insupportable. Désolée, Biyi. Je... je ne pourrai pas.

Biyi pensa à un de ses caprices, à une de lubies dont sa fiancée pouvait faire montre, mais à son air, à sa posture, il se rendit compte qu'elle pensait réellement ce qu'elle disait et qu'elle n'allait jamais y renoncer. Biyi tenta de l'en dissuader. Il reprit :

— Attends, Shadé, j'ai passé toute ma vie avec papa. D'ailleurs, papa et toi, êtes les deux personnes que j'aime le plus au monde, et vivre sous le même toit avec vous deux sera vraiment merveilleux !

Shadé n'avait pas quitté son air revêche, elle regarda longuement son fiancé dans les yeux et décréta :

— Non !

— Comment ?

— J'ai dit non, non et non !

— Alors, que veux-tu que je fasse maintenant ?

— Je ne sais pas, tu le ramènes dans votre village ou tu lui trouves une maison en ville.

— Quoi ?

— Écoute, c'est ça ou rien.

Elle a prononcé la dernière phrase comme si c'était le verdict d'un jugement préparé depuis plusieurs mois. Elle se tourna et prit la direction de la porte. Biyi, sous le choc, resta sans voix, debout, le regard perdu dans le vague. Il se demanda si c'était Shadé, sa fiancée qui lui avait réellement parlé ou si c'était quelqu'un d'autre qui avait emprunté son corps autant que sa voix. La jeune femme, comme si cela ne suffisait pas, ne partit pas tout de suite ; elle s'arrêta au seuil de la porte, se retourna et lui jeta un énième œil incendiaire avant de disparaître.

Temps 2

Assis sur une natte, le chapelet dans la main, les yeux fermés, le vieil homme priait. Il était concentré, ignorant les bruits et le monde alentour, les psaumes et autres versets pliant et dépliant ses lèvres sèches, dans une espèce de transfiguration.

Biyi ne se risqua pas dans la pièce. Si tôt qu'il ouvrit la porte de la pièce et qu'il vit son père dans cette posture, il se retira et resta sur la terrasse pour attendre. Mais il ne résista pas à l'envie de l'admirer, de le regarder, car le vieil homme, dans son attitude lui inspirait des sentiments de piété, de respect total, proche de la dévotion. Car, il lui donnait l'impression d'être un saint, son père, un homme d'une dignité, d'une sobriété extraordi-

naire et il se désolait que sa fiancée le traitât d'une façon aussi désinvolte.

Au bout de sa prière, le vieil homme se tourna et lui fit signe de rentrer. Biyi, tout souriant, s'approcha de lui, se prosterna en signe de révérence et d'allégeance. Le vieil homme se leva et lui tendit la main.

— Bonsoir, papa, as-tu fini ta prière ?

— Non, mon fils, lui répondit-il, mais s'il y a quelque chose dont tu souhaites discuter avec moi, je suis là.

— Non, papa, je peux attendre jusqu'à la fin de ta prière.

Le vieil homme n'insista pas. De sa main, il tapota l'épaule de son fils, se retourna et regagna sa natte dans l'angle de la pièce. En fait, c'était le séjour de la petite maison qu'il avait construite depuis fort longtemps et dans laquelle il vivait. La natte n'était pas le seul élément du décor, il y avait aussi quelques meubles, plutôt modestes, confectionnés par les artisans locaux, quelques fauteuils et guéridon, plus la table centrale autour de laquelle avaient été disposées des chaises.

Biyi se glissa alors dans la pièce, la traversa jusqu'au couloir, puis entra dans l'une des chambres à coucher, celle dans laquelle il avait vécu. Le lit, étriqué, dressé comme celui d'un pape, l'accueillit. Il s'assit là-dessus, se déchaussa, puis, lentement, s'étendit sur le dos. Le plafond au-dessus de sa tête, tressé de nattes aux lattes croisées et décroisées, lui fit penser à un amas nuageux. Il resta ainsi à admirer les motifs, puis se leva d'un seul coup allant à la salle d'eau à côté. Il avait eu envie de se libérer de la grande pression qu'il ressentait sur sa vessie. Quelques minutes plus tard, il ressortit des toilettes et, passant devant le miroir de sa commode, aperçut son visage un peu vieilli. Il s'arrêta aussitôt, s'approcha davantage pour se convaincre de ce que ses traits paraissaient plus empâtés que d'ordinaire. Ses yeux, à l'instinct, se fermèrent, provoquant la migration de ses pensées vers le passé, son passé d'adolescent.

La nuit avait noyauté la ville autant que le quartier. Biyi, ce jour-là, dormait à poings fermés. Mais des bruits inattendus étaient venus perturber son

sommeil. En effet, alors que le silence avait gagné le quartier et qu'on imaginait chacun dans les bras de Morphée, le jeune garçon avait été réveillé par les voix heurtées de son père dont la chambre était mitoyenne à la sienne. Papa était en dispute avec sa belle-mère, Lara, une femme toute aussi belle que désagréable. D'habitude, quand des échanges de ce genre éclataient entre eux, lui se bouchait les oreilles en enfilant des écouteurs qu'il branchait sur un petit lecteur CD avec de la musique d'ambiance. Mais cette nuit-là, ses écouteurs étaient inutilisables parce que trop vieux, trop poreux. Il était obligé, contre lui-même, de suivre les paroles du couple. Son père était furieux contre Lara, il lui disait :

— Écoute-moi bien, femme : quoi que tu fasses, mon fils restera avec moi.

— Tu te trompes, opposa la jeune dame, il ne peut pas vivre avec nous dans cette maison.

— C'est ma maison et ce n'est pas à toi de m'imposer ce que je dois faire.

— Oh, tu appelles ce trou à rats-là une maison ?

Bien que hors de l'espace de la scène, Biyi les imaginait face à face, la jeune dame toisant son père avec son doigt belliqueux, son doigt incisif qui, pour appuyer ce qu'elle disait, le toucherait bien dans le creux de la poitrine. Du coup, Biyi s'était levé, était sorti de la pièce et s'était retrouvé dans le couloir. De là, les voix lui paraissaient plus claires. Le père avait repris :

— A tes yeux, cela peut être un trou à rats, mais mon fils y trouvera beaucoup d'affection, et nous y sommes heureux ensemble.

Biyi était maintenant devant la porte de la chambre, une porte par l'embrasure de laquelle il risqua un œil curieux. Effectivement, son père était debout, portant un maillot de corps sur son pantalon ample, qui offrait à ses mouvements le soin de se déployer. Papa était debout, face à sa garde-robe dans laquelle il semblait chercher quelque chose. Lara, elle, était assise sur le lit, un pagne noué autour de la taille.

— Pourquoi tu ne le ramènes pas auprès de ta mère au village ? lui avait-elle lancé de nouveau.

— Non, lui avait fait le père, non, je ne veux pas me débarrasser de lui. Sa place, c'est ici, auprès de moi.

Lara se rendait compte qu'il lui serait difficile de convaincre son interlocuteur du contraire. Au lieu d'élever le ton, elle estima plus productif de l'adoucir. Lentement, elle se leva du lit et alla planter son corps aux entournures rondes devant lui comme si elle voulait s'offrir à lui.

— Dis, je sais très bien que tu aimes beaucoup ton fils. Mais, ne vois-tu pas ce qu'il nous fait ?

Le père eut une mine encore plus crispée, il était devenu raide.

— Qu'est-ce qu'il nous fait ?

— Il nous rend les choses compliquées !

— Comment ?

— Tu vois, quand il est là, tu n'as pas le temps pour moi, chéri, et cela nous éloigne l'un de l'autre.

Le ton, certes, était très doux, mais la jeune dame était ferme dans ce qu'elle disait. Lentement, elle lui avait pris la main et l'avait entrainé vers le lit :

— Viens, Disou chéri. Nous allons y penser au cours de la nuit, et…

— Non, Lara !

Le père avait opposé un « non » clair et définitif, ôtant sa main de celle de la jeune dame. Puis, pour argumenter sa décision, lui avait martelé :

— Nous n'avons pas besoin d'y penser au cours de la nuit. Biyi et moi sommes un et indissociable. Si tu m'aimes vraiment comme tu le prétends, tu dois l'accepter. Le fait de le rejeter signifie que tu me rejettes.

Lara avait les yeux presque rouges, ses lèvres s'étaient mises à trembler et son corps, lui était apparu plus lourd que d'habitude. Boudeuse, elle s'était retournée, avait gagné le lit, puis, s'était recouverte du drap comme si elle voulait se couper de son interlocuteur. Celui-ci n'avait pas bougé de là où il était, se contenter de regarder sa compagne faire son numéro. Biyi s'était alors éloignée de la porte et avait repris le chemin de sa chambre.

***

Biyi ouvrit les yeux et se redécouvrit devant le miroir de sa commode. Oui, le souvenir de son père, se disputant avec sa belle-mère, lui apparut appartenir à un autre temps, mais cette scène résonnait en lui à chaque fois que quelqu'un se mettait entre son père et lui. Il se leva, voulut se déshabiller quand un bruit, provenant de la pièce voisine, retentit. C'était le bruit de quelqu'un qui tombe, un corps qui s'écrase sur le ciment. Intrigué, il interrompit son geste, enfourcha des sandales et sortit de sa pièce. Le salon qu'il avait quitté quand son père y faisait sa prière, était vide, il s'engagea dans le couloir et se retrouva devant la chambre à coucher du père dont il ouvrit la porte.

— Papa ! appela-t-il en cliquant sur l'interrupteur.

Aucune réponse. Au fond de la chambre, la salle d'eau était entr'ouverte. On entendit, venant de là, le bruit de l'eau qui coulait dans la baignoire. Anxieux, Biyi se dirigea vers la salle d'eau et, la main tremblante, poussa davantage le battant. Un frisson lui traversa l'échine, de la sueur inattendue

y coula et vint se fondre dans son slip. Il s'approcha de la baignoire. Un cri horrible faillit jaillir de sa gorge, mais il l'étouffa : Disou était là, étendu dans la baignoire, le crâne ouvert vers la partie extérieure. Du sang en coulait, un flux qui avait déjà coloré en rouge le reste d'eau qui avait rempli la baignoire au quart.

— Mon Dieu ! se contenta-t-il d'hurler.

***

« Nous avons réussi à arrêter le saignement et suturé la blessure à la tête. Mais, il se tord toujours de douleurs et je l'ai anesthésié ».

C'était le médecin qui parlait. Le nez surmonté de lunettes aux contours dorés, la moustache fournie au-dessus des lèvres, il se tenait devant Biyi, la blouse blanche, l'enveloppant comme un manteau et mettant en évidence son ventre bonhomme. Comme tout médecin, il cherchait à minimiser la gravité de la situation du père de Biyi. Un Biyi qui n'avait qu'une idée en tête : voir son père, constater de visu son état. Il n'hésita pas à élever la voix :

— Puis-je le voir maintenant ?

— Oui, répondit le médecin, mais vous allez nous accorder quelques minutes, le temps de le transférer dans une chambre privée.

Sans attendre, le docteur se retourna et s'en alla. Mais Biyi avait encore des choses à lui demander, il pressa le pas derrière lui.

— Excusez-moi, Docteur !

— Oui ?

— J'espère qu'il n'y a pas de complications.

Le médecin émit un sourire énigmatique, puis, appuya son geste par un petit mouvement négatif de la tête.

— Non ! ...Rendons grâce à Dieu de ce que tu sois présent à la maison et que tu aies entendu le bruit quand il était tombé. Il aurait pu perdre tout son sang et se serait même noyé.

— A Dieu ne plaise ! hurla le jeune homme.

Le médecin croisa un de ses collègues à qui il délivra une salutation amicale, se libéra de Biyi et se faufila dans le couloir qui donnait sur les bureaux de son pavillon. Le jeune homme soupira, et, le

cœur battant, attendit quelques minutes, imaginant encore une fois la posture de son père quand il le surprit dans la salle d'eau. D'un revers de la main, il balaya les hypothèses les plus pessimistes, puis engagea finalement ses pas dans le couloir conduisant à la chambre où avait été installé son père.

Quand il pénétra dans la pièce, il n'eut pas de peine à le reconnaître. Il était tout au fond, étendu sur un lit de fer, un bandage autour de la tête, les yeux fermés. La pièce prenait jour à travers une baie vitrée qui offrait la lumière provenant du dehors, mais discrètement tamisée par des rideaux en mousseline. Biyi resta au seuil pendant quelques instants, puis, refermant la porte, il vint s'installer sur la chaise qui se trouvait près du lit. Lentement, il avança la main vers celle de son père qu'il prit délicatement dans sa paume.

— Papa, tu m'entends ? lui murmura-t-il.

Les yeux du vieil homme dont la poitrine nue montait et s'affaissait sous le coup d'une respiration régulière, restèrent fermés. Biyi continua comme s'il l'écoutait attentivement.

— Je sais que tu es un très fort et que tu vas survivre. Non, tu ne vas pas me quitter maintenant parce que tu m'es si cher.

Le père ne réagit toujours pas. Biyi resta ainsi, la main dans celle du vieil homme, ressentant avec lui le battement de son pouls autant que le rythme de sa respiration. Combien de temps la scène dura-t-elle ? Quand, au bout d'un moment, le jeune homme se leva, il sentit la moiteur de la main du malade, signe qu'il avait vécu intensément leurs échanges. Puis, il le regarda longuement, voulant saisir dans ses traits le message qu'il aurait bien voulu lui délivrer. Mais il ne perçut rien et lui tourna le dos. C'était le moment que choisit le père de cligner les yeux, de les battre et de les ouvrir. Ses lèvres remuèrent un instant, puis, inaudibles, lâchèrent ces quelques mots :

« Tu as tout à fait raison, fiston ! Je ne vais pas te quitter maintenant parce que tu m'es aussi cher ».

Temps 3

La moto avait été garée au pied d'une colline qui surplombait le paysage. En contrebas, de l'autre côté, un ruisseau serpentait, charriant des eaux claires qui scintillaient au soleil. La route, la Nationale N°3, filait dans les interstices d'une géographie escarpée, ménageant ses accotements en pierre fabriqués dans les roches de la région.

Agbékè trônait dans ses dix-huit printemps. Svelte comme une libellule, elle avait une coiffure des jeunes filles de son âge, tresses fines montrant des raies larges avec, aux tempes, des mèches en forme de virgule. Elle avait porté une camisole assortie d'un pagne décoré de mille motifs, serrant contre le flanc, un plateau vide. En face d'elle, Disou était au faîte de ses vingt et un ans, debout,

légèrement adossé à la moto et jouant du violon, les lèvres vrillées par une merveilleuse chanson d'amour.

La jeune femme riait au son de la mélodie. Jamais, personne, aucun garçon ne l'avait tant honorée. Disou, toujours chantant, s'approcha d'elle et, entre deux refrains, voulut risquer sur ses joues un baiser ; mais astucieusement, elle évita le geste, jeta un coup d'œil dans les environs et, tout en riant, déploya sa silhouette fine vers l'avant. Disou la poursuivit tout en jouant de son instrument. De son sourire, elle l'invita à la suivre sur le sentier qui descendait en contrebas vers le village. Au bout d'un moment, Agbékè déboucha sur un pâté de maisons, puis, au détour d'une dénivellation, elle s'arrêta devant un arbre, un gigantesque manguier dont les branches ployaient sous l'autorité de mangues non encore mûres. A gauche, c'était la maison de ses parents, là où elle vivait. Disou avait cessé de jouer et était près d'elle.

— Nous voilà arrivés, lui murmura le jeune homme.

— En effet, lui répondit Agbékè.

— La vente a été bonne aujourd'hui. Ta mère sera très contente de toi.

— Oui, elle sera contente.

Il la prit par la main et l'attira à lui, dans ses bras.

— Est-ce que je te verrai demain ?

— Je ne sais pas.

— Je vais me débrouiller pour finir très tôt et nous pourrions nous voir.

— Tu le promets ?

— Je le promets !

Elle se détacha doucement de lui, l'embrassa, puis se dirigea vers la maison.

— Au revoir !

Disou ne bougea pas ; il attendit, la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle entre dans la maison. La jeune fille elle-même ne prit définitivement congé de lui qu'après avoir regardé une dernière fois son amoureux, puis gagné les travées de la maison.

Les deux ne se quittaient plus. Chaque fois qu'elle finissait de vendre ses oranges, Agbékè s'arrangeait pour se retrouver avec Disou. Celui-

ci, qui n'avait pas encore fini sa formation de mécanicien, ne manquait jamais de temps pour l'emmener faire un tour sur sa moto. Parfois, les sorties finissaient dans le douillet de son lit entre rires, casse-croûtes et embrassades. Mais voilà qu'un soir, Agbékè débarqua au garage, la mine chiffonnée, les tresses mal fichues, les yeux mouillés de larmes. Elle avait encore sur son plateau des dizaines d'oranges qu'elle n'avait pas vendues. Disou était sous une voiture dont il essayait de détecter la panne. Un de ses collègues, Jude, beaucoup plus jeune, travaillait avec lui.

— Disou !

Le jeune homme se leva, s'épousseta et, clé de déverrouillage en main, découvrit sa fiancée.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu es dans cet état ?

Jude aida la jeune vendeuse à se décharger de son plateau d'oranges qu'elle déposa sur le toit de la voiture. Sans attendre, elle se nettoya, avec le pan de son pagne, le visage : Jude qui comprit que les deux avaient beaucoup à se dire, s'éclipsa, les laissant seuls face à face.

— Disou, commença, la jeune femme, je… je suis enceinte !

L'apprenti mécanicien accusa le coup, mais très vite, il sortit de sa torpeur momentanée et avança :

— Comment sais-tu que tu es enceinte ?

— J'ai eu du retard.

— Mais, ça ne veut pas dire que tu es enceinte. Elles pourraient toujours venir, tes règles.

— Non, Disou ! J'ai commencé par avoir des nausées, et puis… ce matin, j'ai vomi.

Quoiqu'atterré, mais tout en gardant son calme, le jeune homme tenta de trouver un deuxième souffle.

— Mais, pourquoi tu ne m'en avais pas parlé la dernière fois.

— Parce que je n'en étais pas sûre.

Un long silence couvrit le trouble de Disou qui, au bout d'un moment, leva la tête vers son interlocutrice et la fixa dans les yeux.

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— Je ne sais pas, Disou, fit-elle avec une voix plombée de désarroi, je ne sais pas.

Il tourna sur lui-même, les mains aux hanches, leva les yeux au ciel comme s'il prenait Dieu à témoin, puis, de ses lèvres pleines d'autorité, avança :

— Nous allons avoir ce bébé.

Il y avait un banc le long de la clôture qui délimitait le garage de la rue. Agbékè se retourna et prit place sur le siège. On avait l'impression qu'un vertige subit l'avait secouée.

— Avoir un bébé ? reprit-elle, anxieuse, non, nous ne pouvons pas.

Disou la rejoignit sur le banc, s'assit à côté d'elle et, lentement, lui prit la main.

— Je t'aime, Agbékè et je veux t'épouser.

— Je sais, Disou, mais tous les deux, nous sommes encore trop jeunes pour ça. Seul l'amour ne suffit pas pour fonder une famille et élever un enfant. Tu es encore un apprenti, et nous n'avons pas encore d'argent.

— Tu parles comme si j'ignorais tout ça. Mais, nous n'avons d'autre choix que de l'avoir, ce bébé.

Aussitôt, il se leva comme exaspéré par le raisonnement de sa fiancée, puis s'éloigna en direction du vestiaire qui se trouvait au fond du garage. Agbékè, surprise, se leva.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Disou ? Tu veux me laisser en plan ?

— Pas du tout, lui rétorqua-t-il, je vais juste changer mes habits de travail. Après quoi, nous allons rentrer à la maison pour en parler à ma mère.

Agbékè faillit s'évanouir.

— Ta mère ? Attends Disou, je…

Disou avait déjà disparu dans le vestiaire. Agbékè avait l'air de s'étouffer, il semblait que le vent qui soufflait parcimonieusement dans le garage à travers les claustras, devenait rare. La jeune femme, n'y tenant plus, éclata bruyamment en sanglots. Jude qui faisait semblant de s'occuper d'une autre voiture qui se trouvait tout au fond, apparut et avança vers elle.

— Que se passe-t-il, Agbékè ? lui demanda-t-il.

Ne voulant pas répondre, la vendeuse se dirigea vers la voiture en panne pour récupérer son étal

d'oranges sur la toiture. Mais le plateau qu'elle avait porté jusque-là, lui parut subitement trop lourd. Un faux mouvement et les oranges tombèrent puis se répandirent au sol. Au même moment, Disou sortait des vestiaires, avec de nouveaux habits sur le corps. Comme s'il lui portait la poisse, Agbékè lui tourna le dos, récupéra le plateau sans les oranges, puis prit la sortie du garage. Ne comprenant rien, Disou tenta de l'interpeler, mais elle se mit à courir, à courir comme prise en défaut d'un vol, le visage perlé de larmes.

Rentrée à la maison, Agbékè rejoignit sa chambre et s'étendit sur son lit. Sa mère n'était pas encore arrivée du marché, son père lui, venait de raccompagner un hôte qui lui avait rendu visite. Mais il l'avait entraperçue quand elle était revenue et elle, était passée par l'arrière-cour pour rejoindre sa chambre. La tête sur l'oreiller, pensant et repensant à la scène, elle n'arrêtait pas de pleurer. Mais soudain, elle se dressa, les pas de son père ainsi que le bruit de ses pas, se firent pressants dans ses oreilles.

— Agbékè ! ...Agbékè ! appela-t-il.

Avant qu'elle ne répondit, le père avait déjà ouvert la porte de la chambre et était à l'intérieur. Mais la jeune vendeuse a eu le temps de se nettoyer le visage. L'homme était grand, quoique de corpulence sèche, une barbe fournie au menton avec des yeux profonds et le blanc de l'œil remarquable. Dans le noir, ses yeux faisaient impression.

— Agbékè, fit-il sans circonvolution de langage, est-ce vrai que tu es enceinte ?

La jeune femme, prise de court, ne savait quoi répondre. Pendant quelques secondes, un silence épais lui obstrua la gorge. Le père se détacha du battant de la porte et s'approcha. Agbékè se leva et, craintivement, alla presque se blottir dans un coin de la pièce.

— Je…je ne suis pas enceinte, papa, non, je ne suis pas enceinte.

L'homme avait une expression des plus carnassières. Il reprit son souffle, lança ses yeux dardés de colère vers sa fille et, de nouveau, lui lança :

— Es-tu enceinte ou non ?

— Non ! Répéta la jeune femme.

— Agbékè, reprit-elle, tu n'as pas besoin de mentir. Iya Olobi vient à peine de partir d'ici, et elle prétend que tu es enceinte de son fils Disou. …Est-ce vrai ?

Agbékè était dos au mur. Ce qu'elle redoutait. Comment se fait-il que Disou ait parlé si vite ? Pourquoi, sans l'avoir consultée, il ait envoyé sa mère venir répandre à la maison la nouvelle ? Elle tremblait d'effroi, le cœur battant comme une horloge déréglée.

— Oui ! répondit-elle humblement à son père. Je suis enceinte.

— Mon Dieu !

Et le père, furieux, se mit à l'injurier.

— Ah, Agbékè ! Ta mère et toi, vous avez emmené la honte et le déshonneur dans cette maison ! La honte, tu m'entends ? Tu as sali mon nom et celui de la famille par ton comportement décevant !

Tout proche, on entendit aussitôt une voix, venant du dehors. C'était maman Agbékè qui parlait.

— De grâce, Baba Agbékè, ne me cite pas dans cette affaire.

Puis, la dame elle-même risqua sa silhouette généreuse dans la pièce. Elle était en *bohoumba*[1], avec un *guélé*[2] négligé sur la tête, les pieds pris dans ses sandales. Quand elle se mettait ainsi en rogne, on avait l'impression qu'elle s'épaississait davantage et qu'elle prenait encore plus du volume. Le père d'Agbéké se tourna vers elle dès qu'elle entra.

— Tout ça est arrivé, lui lança-t-il, à cause de toi !

— Comment ça, à cause de moi ?

— A cause de toi, parce que quand j'ai voulu qu'elle aille à l'école ou qu'elle apprenne un métier tu t'y es opposée en lui mettant un plateau d'oranges sur la tête et lui demandant d'aller les vendre. En voici les résultats !

Maman Agbékè ne voulait pas s'en laisser compter. Elle répondit :

---

1 Bohoumba : tenue traditionnelle fait d'une tunique courte ample comme corsage et d'un pagne à nouer

2 Guélé : foulard traditionnel

— Je lui ai demandé d'aller vendre des oranges et non son corps. Jamais je ne savais pas qu'elle était devenue une prostituée qui se pavanait et écartait ses jambes aux hommes.

Là-dessus, Agbékè ne pouvait se taire. Elle réagit :

— Non, Maman ! Dis pas ça, je ne suis pas une prostituée.

— Tu n'es pas quoi ? Ferme ta gueule, fille dévergondée !

— Je me suis évertué en tant que père à pourvoir à tes besoins, reprit Papa Agbékè. Mais, contre toute attente tu m'as vraiment déçu.

— Pardon, Papa ! Pardon !

— Pardon ? Ce n'est pas en disant ça que tu vas résoudre le problème. De toutes les façons, tu ne peux plus continuer à vivre ici avec cette grossesse.

C'était Maman Agbékè qui venait de parler. Le père, lui, ne disait plus rien. Il se contenta de l'incendier du regard pendant quelques secondes, puis, dégoûté, sortit de la pièce, la tête basse. Restées seules, les deux femmes se regardèrent.

Agbékè pensait que sa mère serait moins violente à son égard, qu'elle allait la ménager. Mais bien au contraire : elle enleva aussitôt sa coiffe, la déroula et en fit un fichu qu'elle attacha sur son pagne comme le font les femmes africaines lorsqu'elles veulent affronter quelqu'un. D'un seul bond, elle se jeta sur elle et se mit à lui assener des coups de poing.

— Espèce de fille sans scrupules, hurla-t-elle, tu as provoqué sur moi des injures et le ridicule. Tu as attiré la honte et le déshonneur sur cette famille.

Agbékè tenta de se défaire de la furie de sa mère. Mais celle-ci, teigneuse, s'était agrippée à elle, lui envoyant ses coups de poings, ses coups de griffes. Au bout d'un moment, Agbékè réussit à s'arracher de son emprise et à fuir. Mais la colère de la maman ne s'éteignit pas d'une seule braise. Essoufflée, impuissante à la poursuivre, elle se précipita sur sa garde-robe, en ouvrit les deux battants et en sortit un sac qu'elle ouvrit largement. Un à un et, dans un désordre indescriptible, elle y jeta les habits de sa fille, répétant la même chose :

— Espèce de pute, tu partiras d'ici ! Tu partiras, Dieu m'est témoin que tu t'en iras d'ici.

Prenant le sac, elle jaillit, le traîna jusqu'au dehors et le jeta dans la rue. Malgré l'obscurité qui absorbait tout le quartier, les gens étaient sortis, attirés par les éclats de voix de la femme. Maman Agbékè continuait de maudire sa fille, à lui prédire un sombre avenir. Celle-ci, retirée sous un hangar, vit de loin son sac, attendit que sa maman retourne et revint précipitamment le récupérer. Les yeux toujours gonflés de larmes, elle regarda partout, ne sachant quelle direction prendre. Mais elle n'avait plus le choix. C'était chez son fiancé qu'elle devrait se rendre.

Plus tard, dans la nuit, alors que Disou dinait avec sa mère dans la cour de leur maison, apparut brusquement Agbékè, sac sous le bras, l'air complètement désintégrée. Disou, en la voyant, interrompit son entrain et se leva d'un geste.

— Agbékè !

Il se précipita vers elle, lui prit le sac et, lentement, la conduisit vers un banc disposé contre le

mur du bâtiment central. Iya Olobi, la mère de Disou se contenta de les regarder. Agbékè était mal en point, ses yeux rouges indiquaient bien qu'elle avait longuement pleuré, les traits de son visage avaient grossi. Iya Olabi, depuis son tabouret, lança à la visiteuse.

— Agbékè, c'est quoi le problème ?

— Ma mère m'a mise à la porte, finit-elle par articuler au prix d'un effort. Elle m'a demandé d'aller rester avec celui qui m'a enceintée.

Iya Olobi se leva, traina son tabouret vers elle et s'arrêta à un mètre.

— Et ton père ? …Pourquoi n'a-t-il pas essayé de l'en empêcher ?

— Ma mère était si furieuse, il ne peut rien faire.

Disou ne résista pas à l'envie de la prendre dans ses bras, ému par les larmes qui recommençaient à couler de ses yeux.

— Ça va, Agbékè ! Tu passeras la nuit avec nous ici. Demain, maman ira voir ta mère pour discuter avec elle. …n'est-ce pas ?

— Oui, mon fils, acquiesça Iya Olobi, j'irai très tôt le matin la voir.

Agbékè n'avait pas perdu de sa lucidité. Entre deux hoquets, elle se tourna vers la vieille femme et lui lança :

— Et si elle refusait de vous écouter ?

— Alors, tu vas vivre ici jusqu'à ce que tu mettes ton enfant au monde.

— Nous en profiterons pour demander ta main, révéla aussitôt Disou.

— Quoi ?

— Tu douterais de moi par hasard, ma chérie ?

— Je ne sais pas, Disou.

Le jeune homme lui prit la main, l'obligea à tourner son regard moins triste vers et lui dit :

— Moi, je sais, Agbékè, l'avenir est à nous, nous nous marierons.

***

L'euphorie des deux jeunes gens ne dura pas. Après le dîner, ils se retrouvèrent dans la chambre de Disou. Des questions qui devaient éclairer leur

avenir méritaient d'être abondamment discutées. Même si les deux disposaient d'un abri, comment pourraient-ils avoir de l'argent pour subvenir aux dépenses de leur ménage en construction ? Comment feraient-ils pour assurer les frais de maternité ? Et le bébé, quel genre de foyer l'accueillerait-il ?

— Toi, demanda la jeune femme, tu es encore un apprenti, et moi je ne travaille pas. Comment allons prendre soins de l'enfant quand il sera né ?

Disou était à genoux, les bras posés sur le lit sur lequel Agbékè s'était allongée, bien en travers, les deux bras croisés sous son menton.

— Il ne naîtra pas avant les cinq prochains mois, n'est-ce pas ? lui lança-t-elle.

— Non !

— Avant même ce délai, mon patron m'aurait accordé ma libération. J'aurais ouvert mon propre garage et commencé par travailler avec des amis.

— Oui, mais, fit observer la jeune femme, ce n'est pas du tout facile d'avoir son propre garage. Et puis, tu as besoin d'argent pour bien t'établir.

— Je le sais, et je suis prêt à travailler davantage pour m'occuper du bébé et de toi.

Agbékè soupira. Disou quitta sa posture, puis s'allongea à côté de sa fiancée et entoura son bras autour de sa taille. Mais la jeune femme, moins rassurée, se tourna vers lui et chercha son visage

— Disou, j'ai peur ! lui chuchota-t-elle.

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur, Agbékè, appuya l'apprenti-mécanicien. Je t'aime et je souhaite que les choses soient différentes. Il nous faudra être plus mûrs, plus forts pour affronter les défis qui se présenteront devant nous. Dis-moi que tu serais forte avec moi.

— J'essaierai.

— Maintenant, souris, ma chérie, souris, la vie n'est pas que tristesse.

Pour la première fois depuis qu'elle traversait cette tempête, Agbékè émit un sourire timide, sourire qui coulait sur son visage comme du miel arrose les lèvres d'un enfant attendant depuis plusieurs heures qu'on le gratifie de friandises.

Temps 4

Le jour descendait et avec lui, le soleil qui plongeait lentement dans les eaux marines du village. Dans la concession d'Iya Olobi, sur la cour, Agbékè semblait plus confiante en l'avenir. Assise sur une chaise, elle désossait les noix de cola encore recouvertes de leurs cosses quand son mari, du moins, son futur mari, débarqua de l'arrière-cour avec un bidon d'eau. La jeune parturiente devrait être au septième mois, et son ventre, bien en pointe, dépassait sa silhouette d'au moins vingt centimètres. Mais elle se portait à merveille, prenant soin d'elle, attentionnée à l'égard du bébé qui somnolait dans son ventre.

Disou, lui, s'appliquait à rendre tout disponible à la maison. Surtout l'eau qu'il allait chercher dans

le puits situé à l'arrière-cour, pour venir en remplir le tonneau installé près du bâtiment central. La jeune femme, en le voyant ahaner ainsi, leva la tête vers lui et croisa son regard plein d'étincelles. Lui aussi lui sourit, ajusta l'ouverture du tonneau et renversa le reste du liquide précieux dans le grand récipient.

Au même moment, apparut une moto qui entra par le portail ouvert de la maison. C'était un taxi-moto qui portait, sur le siège arrière, une silhouette bien familière aux gens de la maison : Mama Agbékè. La vieille femme descendit aussitôt de l'engin et balaya du regard l'ensemble de la cour. Agbékè se leva, déposa, dans un panier, les noix de kola qu'elle était en train de décortiquer.

— Bonjour, maman ! cria-t-elle.

Mama Agbékè ne répondit pas. Elle avança de deux pas, posa sèchement ses yeux sur sa fille et cria :

— C'est donc ce à quoi ils t'ont réduite ? Tu es devenue leur domestique ?

Agbékè ne comprenait pas sa mère. De toute sa force, elle lui opposa aussitôt :

— Non, maman ! Je ne fais que donner un coup de main à la mère de Disou avec les noix de kola qu'elle doit amener au marché.

— Et bientôt, tu seras celle qui transporteras ces noix jusqu'au marché.

Disou finissait de remplir le tonneau. Il s'approcha à son tour des deux femmes et d'un ton neutre, fit à sa future belle-mère.

— Tu te trompes, maman. Elle ne fait que prêter main forte à ma…

— Ferme-la, toi, hurla la vieille femme, je ne suis pas venue ici pour toi.

Sa voix était si forte et le ton utilisé si méprisant qu'Iya Olobi sortit de l'intérieur du bâtiment principal et apparut à la terrasse.

— Bonjour, Mama Agbékè, y a-t-il un problème ?

— Iya Olobi, je suis venue ramener ma fille à la maison.

La vieille femme sentit sa tête se détacher de son cou. Ou elle était dépassée par les événements, ou elle avait raté deux ou trois épisodes de cette histoire depuis que sa belle-fille s'était installée

dans la maison. Iya Olobi parcourut les visages de son fils et d'Agbékè, quêtant dans leurs yeux une signification aux propos de la visiteuse. Puis, n'entendant rien, elle lança à la mère d'Agbékè :

— Okay, vous voulez la ramener chez vous, mais je suis désolée, elle ne peut pas partir dans son état actuel.

— Si, rétorqua maman Agbéké, si ; c'est ma fille, et je ne vous l'ai pas donnée en mariage. Ou bien son père a-t-il obtenu quelque chose de vous en terme de dot ?

Iya Olobi était plus qu'irritée. Elle soupira profondément et sollicita l'attention d'Agbékè :

— Ma chérie, ta mère est venue pour te ramener. Veux-tu rentrer avec elle ?

— Non, belle-mère, j'aime ce lieu et je ne veux pas bouger.

Cette réponse, loin de décourager la visiteuse, l'installa au contraire dans une posture des plus excitantes. La vieille femme s'approcha de sa fille, planta sa masse devant elle et tendit son doigt sur son visage.

— Que tu le veuilles ou non, tu retourneras à la maison avec moi.

— Vous ne pouvez pas la ramener de force, maman, intervint Disou. Nous viendrons très bientôt vous apporter la dot et demander sa main.

Là-dessus, Mama Agbékè sourit. C'était une expression plutôt ironique et de défiance vis-à-vis de son interlocuteur :

— Et même si c'était le cas, je ne vous la donnerai pas en mariage.

— Mais pourquoi ?

— Parce que c'est comme ça !

— Et le bébé ? Qu'en feriez-vous ?

— Votre enfant n'intéresse personne. Nous vous le ramènerons dès qu'elle aura accouché de lui.

Elle était déterminée, Mama Agbékè. Sa posture, ajoutée à ses propos fermes et presque méprisants en disaient long sur sa volonté d'en découdre. Elle darda une dernière fois de son regard sa fille et lui dit :

— Agbékè, je te donne cinq minutes pour ramasser tes affaires et me suivre. Si passé ce délai, je ne te vois pas, tout le voisinage saura ce qui se passe ici. Tu ne voudras pas que je fasse du scandale, ma fille, hein ?

Le taxi-moto attendait toujours. Le conducteur, un homme d'un certain âge, le ventre bien protubérant, la tonsure assez remarquable, n'avait rien perdu de la scène et était demeuré silencieux. Mama Agbékè se retourna et alla s'arrêta près de lui, attendant que ses ordres soient suivis. Agbékè, elle, avait déjà commencé à pleurer, ne sachant quoi faire. Disou, à côté, essayait de la calmer. Iya Olobi descendit de la terrasse et s'approcha de la mère d'Agbékè :

— Mama Agbékè, ma sœur, mon amie, pourquoi es-tu si dure avec nous ? Toi et moi, nous ne sommes pourtant pas des inconnues.

— Et même si nous nous connaissions ? Cela ne veut rien dire ! Agbékè, tu as entendu ce que je t'ai dit ? Ne mets pas ma patience à l'épreuve !

Agbékè connaissait sa mère. Elle savait que, quoi qu'elle fasse, elle aurait toujours raison sur elle et qu'il valait mieux lui obéir. Son état de femme enceinte, ajouté à la vulnérabilité de sa situation ne lui permettaient aucunement de l'affronter. Cette impuissance fit davantage couler ses larmes, face à Disou qui essayait bon an mal an de la rassurer.

— T'inquiète pas, Agbékè. Même dans la maison de ton père, je viendrai régulièrement te rendre visite.

Puis, il l'entraîna à l'intérieur du bâtiment. Mama Agbékè exultait intérieurement. Elle venait encore de montrer sa toute-puissance devant cette famille qui voulait la défier, défier l'autorité de son mari.

Ce fut ainsi qu'Agbékè retourna vivre chez ses parents. Ce fut ainsi qu'elle attendit l'arrivée de son enfant. Mais elle s'arrangeait toujours pour aller voir Disou. Certes, en cachette, profitant de ses consultations prénatales à l'hôpital pour faire un tour à la maison, ou parfois, au garage.

La situation de Disou, pendant ce temps, avait évolué. Son patron, convaincu qu'il avait la maî-

trise dans tous les domaines de la mécanique auto, avait estimé qu'il était temps de lui accorder sa « libération ». En fait, c'était le processus par lequel les apprentis obtiennent leurs diplômes de fin de formation et se « libéraient » de leurs patrons. Ainsi aguerris, les nouveaux diplômés créent leurs garages ou se font embaucher par différents patrons ailleurs. Disou était, lui conscient de ce qui l'attendait : il fallait qu'il se fasse engager dans un garage où il pourrait commencer à gagner sa vie, vu les dépenses qui l'attendaient.

Quand, ce jour-là, Agbékè alla le voir au garage, il était tout heureux de lui annoncer la nouvelle. Certes, c'était une nouvelle phase de sa vie professionnelle qui allait commencer, mais il fallait qu'il réunisse l'argent nécessaire pour organiser la cérémonie. Car, à l'occasion de la remise de son diplôme, une grande fête s'organise avec un rituel consacrant l'impétrant. Or, les charges de cette cérémonie reviennent à l'apprenti. Disou n'était pas riche, mais en homme avisé, il s'était fait une petite économie constituée essentiellement de

petits sous dont quelques clients le gratifiaient ou des arrangements qu'il faisait à l'achat des pièces à changer dans les voitures. Le jeune homme avait une ambition plus forte que ce qu'Agbékè pouvait le croire capable.

— Je veux que la cérémonie de libération aussi bien que celle des fiançailles aient lieu le même jour.

Agbékè était toute surprise de l'entendre dire une telle chose :

— As-tu déjà l'argent nécessaire pour payer la dot ?

— Non pas encore, répondit Disou, mais je vais bientôt l'avoir.

— Occupe-toi de ta libération d'abord. Tu apporteras la dot plus tard.

Elle le gratifia d'une tape amicale dans le visage. Disou lui sourit, puis regardant l'heure, lui proposa de la déposer à la maison. Agbékè n'y trouva aucun inconvénient et se hissa sur la moto de son fiancé. Quelques minutes plus tard, les voilà arrivés à deux encablures de la maison. Le mécanicien, par

prudence, ne voulait pas se montrer aux parents d'Agbékè, de peur d'attirer encore une fois leur courroux sur la pauvre. Il la déposa dans l'encolure de la rue qui menait directement chez elle. Avant de prendre congé de lui, la jeune parturiente, lui fit :

— Écoute, l'heure n'est pas à disperser tes sous, le bébé devant arriver à la fin du mois prochain, faut que tu te ménages dans tes dépenses.

— Je sais, lui répondit-il.

— Ça me rappelle que je dois aller à l'hôpital demain.

— Ah bon, encore une consultation ?

— Oui.

— Tu dois y aller maintenant. On risque de nous surprendre.

— C'est vrai. Allez, à demain.

Elle se retourna aussitôt, pendant que lui, redémarrait. Au bout de quelques minutes, Agbékè regagnait la maison. Mais à peine a-t-elle ouvert le portail qu'elle vit Mama Agbékè, debout dans la cour, un traversin autour de la taille, la bouche écumeuse, en train de trépigner.

— Tu l'as encore vu, hein, hurla-t-elle.

— Comment ? s'effara la jeune femme.

— D'où est-ce que tu viens ?

— Je ... Je suis allée voir Disou, maman.

— Ne t'ai-je pas refusé de le fréquenter ?

— Mais maman, il va être le père de mon…

Elle n'eut pas le temps de finir la phrase. D'un seul bond, Mama Agbékè se jeta sur elle et se mit à la frapper de ses coups rageurs. Surprise, les bras en avant, la jeune femme tenta d'éviter les coups, mais plus elle essayait de se protéger, plus la vieille femme s'en irritait et augmentait la charge de ses attaques. Agbékè s'écroula au sol, sur le dos, puis se mit de côté, les mains protégeant son ventre, les autres parties à découvert. Ses cris remplirent toute la cour. Ce fut en ce moment que le père sortit de sa chambre. Mais il était déjà tard : Agbékè saignait, son pagne, entre ses jambes, était fort humide, le sang avait maculé ses couches et suintait sur ses pieds.

***

Mama et Baba Agbékè étaient assis, l'un à l'écart de l'autre dans la salle d'attente de l'hôpital où Agbékè avait été admise. Les deux avaient veillé toute la nuit, ils avaient fait le guet pour obtenir du personnel médical des informations sur l'état de leur fille. Mais il était impossible de savoir quoi que ce soit. Depuis que la parturiente avait été transférée, aucun mot n'a été échangé sur elle. Vers huit heures du matin, alors que Mama Agbékè se leva pour aller aux toilettes, elle vit débouler Disou dans la salle d'attente. Le jeune homme était paniqué, ses sens semblaient flotter comme s'il avait bu. Mais il était sobre, c'est la nouvelle que sa fiancée était admise à l'hôpital qui l'avait bouleversé.

— Mama Agbékè, interpela-t-il, comment se porte Agbékè ? ... Où se trouve-t-elle ?

Mama Agbékè ne pouvait pas répondre, du moins, elle n'avait aucun élément de réponse à lui fournir. Paniqué, il se tourna vers Baba Agbéké, lui aussi perplexe.

— S'il vous plait Baba, qu'est-ce… qu'est-ce qui est arrivé à Agbékè ?

Calmement, avec un certain aplomb, le vieil homme lui dit :

— Ils l'ont emmenée au bloc.

— Au bloc, mais... pour quoi faire ?

— Le bébé… le bébé est…

— Qu'est-ce qui est arrivé au bébé ?

— Il est sur le point de naître.

Au même moment, apparut une infirmière. Elle promena son regard dans la salle, puis fit signe à Baba Agbékè qui s'approcha d'elle.

— Monsieur, venez avec moi, s'il vous plait. Le médecin souhaite discuter avec vous.

Sans attendre qu'on les y invite, Mama Agbéké et Disou suivirent l'infirmière en même temps que Baba Agbékè. Après avoir traversé deux couloirs, ils s'arrêtèrent devant une porte où les attendait le médecin traitant. C'était un homme plutôt grand, le crâne rasé, une fine moustache se promenant au-dessus de ses lèvres qu'il avait roses.

— Monsieur, commença-t-il, l'état actuel de votre fille est critique, et cela est très dangereux pour elle aussi bien que pour le bébé. Nous n'avons

d'autre choix que de recourir à une césarienne pour extraire le bébé.

— Une césarienne ? s'écria aussitôt Disou, mais qu'est-ce qui est arrivé à Agbékè ? Le bébé normalement n'est pas attendu avant la fin du mois prochain.

Le médecin était forgé. Il se tourna vers Baba Agbékè, l'interrogeant des yeux car il voulait savoir à quel tire ce jeune homme s'adressait ainsi à lui. Baba Agbékè se dépêcha de lui dire :

— C'est lui, l'auteur de la grossesse.

— Elle va bientôt devenir ma femme, renchérit Disou. Alors que lui est-il arrivé, docteur ?

Le médecin attendit un instant avant de s'avancer :

— Selon ses parents, elle a été victime d'un terrible accident à la maison hier nuit.

— Mais comment est-ce arrivé ?

Face au silence des deux parents, le docteur continua :

— Nous devons entreprendre la césarienne immédiatement pour extraire le bébé, et il faut que quelqu'un signe les papiers nécessaires.

— Je m'en charge, se proposa le papa.

— Bien, suivez-moi !

Et pendant que Baba Agbékè s'en allait signer les documents, Disou et Mama Agbékè retournèrent sur leurs pas, dans la salle d'attente. La vieille femme semblait plus que pensive, elle était anxieuse, toujours assise sur le banc, la tête basse. Disou s'approcha d'elle.

— S'il vous plait maman, dites-moi ce qui est arrivé à Agbékè..

Mais Mama Agbékè n'osa pas le regarder en face, elle resta tête baissée, comme si son interlocuteur avait été inexistant. Disou ne savait plus quoi faire, il aurait bien voulu crier, hurler, tout donner pour en savoir davantage sur les circonstances de transfert de son épouse, ce qui aurait bien pu lui arriver. Ou ses beaux-parents continuaient de manifester à son égard autant de mépris ou ils étaient la cause de l'état dans lequel s'était retrouvée sa fiancée. Il était là à se poser toutes ces questions quand, soudain, Baba Agbékè réapparut et, sans attendre, traversa la salle pour se retrouver dehors.

— Papa ! Papa ! cria-t-il en essayant de rattraper le vieil homme, papa, où allez-vous comme ça ?

Baba Agbékè s'arrêta et se tourna vers lui :

— L'infirmière m'a demandé de chercher de nouveaux vêtements pour Agbékè.

Puis, sans attendre, il repartit. Mama Agbékè le rejoignit. Ensemble, les deux dévalèrent les escaliers qui menaient à la cour de l'hôpital. Des moto-taxis, au portail les attendaient. Disou les vit s'installer sur le siège de deux conducteurs qui firent vrombir leurs moteurs avant de disparaître dans le flot de la circulation.

Le jeune homme n'en était pas plus avancé. Il retourna sur ses pas, mais le cœur toujours chaloupant, il ne put rester assis sur le banc. Debout, il tournoyait sur lui-même, quêtant la sortie du docteur ou de l'infirmière pour les inonder de questions. Un quart d'heure après, la chance lui sourit. Le docteur apparut, il avait l'air moins serein que l'instant d'avant.

— Docteur, comment se porte Agbékè ? Lui fit-il aussitôt en l'approchant.

— Agbékè a accouché d'un garçon plein d'entrain, répondit-il, le bébé est en vie et il se porte très bien.

Disou soupira. Une fraicheur subite se répandit sur son visage et il eut l'impression que sa respiration était redevenue régulière.

— Merci docteur ! ... Et Agbékè ?

Le médecin n'eut pas l'occasion de répondre. Car, au même moment, Baba Agbékè revint, un sac sous le bras, l'air bien essoufflé. Il avait sans doute couru pour effectuer cette course. Mais la mine du médecin avait changé entretemps. Il soufflait sur ses traits un air de douleur éthérée.

— Il s'est passé autre chose, messieurs. Au moment où l'enfant venait au monde, la maman s'en allait. Agbékè n'a pas pu tenir le coup. Je suis désolé, elle est décédée !

Temps 5

Les émotions avaient eu le temps de s'estomper et avec elles, les douleurs que les événements avaient provoquées. Agbékè sortie de sa vie, Disou avait en contrepartie son bébé, Diyi, ce bout de chou tout aussi mignon que distrayant. Bien sûr, il avait réorganisé sa vie en fonction de son nouveau rôle de père et aimait se promener avec l'enfant aussi bien dans le quartier que dans le village. D'ailleurs, ce jour-là, il était revenu d'une balade avec lui. L'enfant dormait sur son épaule et lui-même s'amusait à le dorloter par des mouvements doux et des berceuses qu'il lui susurrait à l'oreille. Sa mère, Iya Olobi qui était assise sur la terrasse du bâtiment central en train de manger, lui demanda :

— Où l'as-tu emmené ?

— On était dans le quartier, lui répondit-il, mais je vais le coucher dans son berceau.

Disou entra dans sa chambre et revint quelques minutes après se joindre à sa mère. La nuit était à quelques pas et, comme elle l'avait toujours fait, la vieille femme avait déjà apprêté le diner, bien avant que l'obscurité ne noircisse entièrement la nature. Quand Disou s'installa en face d'elle, elle lui proposa de lui servir à manger, mais le jeune homme était plus préoccupé que l'envie de diner. Iya Olobi le perçut aussitôt et lui demanda :

— Quelque chose te gêne-t-il ?

— Oui, maman, je voudrais discuter avec toi si tu le permets.

— Mon fils, tu sais très bien que je suis là pour toi, lui répondit la mère, de quoi s'agit-il ?

Le jeune homme inspira fortement, prit le gobelet rempli d'eau que la maman elle s'était servi, en but une gorgée, puis commença :

— Maman, tu sais que depuis la mort de ma fiancée, je ne fais que rester à la maison pour m'occuper de Biyi.

— Oui ! acquiesça Iya Olobi.

— Maintenant, je pense aller en ville en vue d'y travailler.

— Quelle ville ?

— Cotonou ! ...Mon ami Jude était venu ici pour me dire que c'est facile pour des mécaniciens auto de mon genre de trouver du boulot là-bas et de se faire de l'argent.

La vieille femme se tut un instant, puis relança :

— Et tu as accepté d'y aller avec lui ?

— Je lui ai dit que je vais y réfléchir !

— Alors, tu es maintenant décidé ?

— Non ! Je voulais t'en parler d'abord. Tu sais, maman, Biyi me préoccupe beaucoup. Serais-tu capable de t'occuper de lui en mon absence ?

— Quelle question ? Tu me demandes à moi, ta mère, si je pourrais garder mon petit fils ? Tu sais comment je t'ai gardé, toi ? Oui, mon fils, ce serait avec beaucoup de bonheur que je veillerai sur lui.

Iya Olobi prit le bol d'eau, le porta à la bouche, puis, le déposa sur la petite table sur laquelle elle avait disposé son couvert. Ses yeux se levèrent vers

le ciel, firent le tour de la concession avant de se poser à nouveau sur Disou. Quand elle affecte cet air, c'est qu'elle avait, vis-à-vis de son interlocuteur, des réflexions profondes à articuler :

— Disou, tu es maintenant un père et en tant que tel, tu as des obligations vis-à-vis de ton enfant. Mais tu dois également prendre une décision qui aille dans le sens de tes intérêts propres et ceux de ta progéniture. En tant que mère, ça me fait de la peine que tu t'en ailles, mais être homme et surtout être père de famille, c'est travailler dur, subvenir aux besoins de la famille, Biyi.

— Oui, maman ! appuya le jeune homme.

— Alors, quand comptes-tu partir ?

— La semaine prochaine, maman.

La vieille femme le regarda un moment, sourit, puis, les yeux au ciel comme pour invoquer des esprits tutélaires, elle tapota la joue de son fils et lui dit :

— Va en ville pour y travailler, fiston. Je ne veux pas que tu te fasses des soucis pour Biyi. Il est mon

petit fils et je te promets que je prendrai grand soin de lui comme je l'ai fait pour toi.

— Tu es bénie, mère !

— Mais n'oublie pas d'où tu viens, mon enfant, reviens régulièrement nous rendre visite.

— Je viendrai les weekends vous voir.

Au même moment, on entendit, venant de l'intérieur, les pleurs de l'enfant. Biyi élevait ses cris comme un concert aigu de grillons dans la nuit. Disou se leva prestement de son siège et se précipita dans la chambre. Le réflexe du papa poule. Le jeune mécanicien l'avait acquis depuis que son fils avait eu un jour d'âge, depuis qu'il l'avait serré dans ses bras pour la première fois et qu'il avait fait de lui la seconde respiration de sa vie. Iya Olobi, sa mère se contenta de sourire, les yeux perdus dans le vague.

***

Biyi avait maintenant deux ans. Pas plus grand que deux pastèques superposées, il avait pris les

traits de son père. Avec des yeux qui s'étiraient en amande, des lèvres fines à tendance rosée, le teint couleur calebasse, il avait sa démarche toute aussi vive. Ce jour-là, sa mémé lui avait porté des habits neufs, un *bohoumba* aux couleurs pétillantes, des chaussures en plastique d'imitation chinoise et un petit *gobi* affaissé sur le crâne.

Iya Olobi n'était pas peu fière de son petit-fils. Elle le regarda, le fit tourner sur lui-même pour ajuster les derniers plis qui méritaient de l'être, les dernières corrections qu'il fallait faire. Au bout de son inspection, la vieille femme le prit par les deux mains et lui dit :

— Biyi, maintenant que tu vas rejoindre ton père à Cotonou, je veux que tu sois un garçon très sage. C'est compris ?

Biyi sourit et fit « oui » de la tête.

— Je ne veux pas que tu gênes ton père et souviens-toi toujours que ta mémé t'aime.

Biyi, de nouveau, fit le même geste. Certes, il avait le cœur déchiré à l'idée de quitter sa grand-

mère. Mais en même temps, c'était, pour lui, une excitation particulière d'aller vivre près de son père dans la grande ville qu'est Cotonou. On disait dans le village que, là-bas, il y a des lumières arc-en-ciel dans la nuit, que des routes noires grimpent partout et même dans le ciel, que les boutiques sont remplies de jouets et qu'il y avait tellement de voitures dans les rues qu'elles étaient obligées de rouler pare-chocs contre pare-chocs.

Au même moment, Disou apparut à la porte. Celui-ci, avec sourire, leur lança :

— Vous n'avez pas encore fini ?

— Si, Disou, nous sommes prêts !

Disou tendit la main à son fils qui se précipita vers lui. Iya Olobi avait un pincement au cœur. Elle refoula des cristaux de larme qui faillirent la surprendre, puis se leva pour raccompagner son fils et son petit-fils. Disou était arrivé la veille pour récupérer Biyi, mais son départ avait été préparé depuis des mois, depuis qu'il avait trouvé équilibre dans la capitale économique béninoise. Iya Olobi,

comme si elle était restée sourde aux assurances de son fils, posa la énième fois la même question qui, la veille, lui avait tout le temps brûlé les lèvres.

— Disou, mon fils, je veux croire que tu as pris des dispositions pour installer et t'occuper correctement de Biyi.

— Oui, mère, le rassura encore une fois Disou.

— Je sais que tu l'aimes et que tu prendras bien soin de lui.

— Oui.

— Ne permets à personne de te monter contre lui. Il est encore trop petit et la seule façon de le rendre heureux, c'est de lui manifester beaucoup d'amour.

— Maman, tu n'as pas besoin de me dire tout ça, maman. J'aime mon fils plus que tu n'imagines.

Ils étaient déjà au dehors, devant la maison, un dehors qui communiquait avec la rue. Un zémidjan, en passant, ralentit. Disou lui fit la main et il revint s'immobiliser devant eux. Le mécanicien souleva son fils et le déposa sur le réservoir de l'engin, puis lui-même s'installa sur le siège arrière,

le sac du petit posé sur les cuisses. Le taxi-moto ne démarra pas tout de suite, il attendit que ses clients lui indiquent la destination. Pendant ce temps, Iya Olobi énumérait à son petit-fils ses dernières recommandations. Biyi ne lui répondait qu'en hochant la tête.

— S'il te plait, Disou, fit-elle au mécanicien, reviens très vite avec lui pour me rendre visite.

— C'est promis, maman, la rassura le jeune homme.

Les adieux risquaient d'être interminables. Le conducteur ne voulut pas attendre davantage, le moteur étant déjà allumé, il n'eut aucune peine à démarrer. Iya Olobi, restée sur place, agita la main en leur direction en les embrassant de loin. Elle ne put retenir ses larmes. Bientôt, son visage fut noyé de pleurs.

***

Cotonou. Immense territoire de la débrouille. Ville cosmopolite. Avec ses rues jonchées de

conducteurs de taxi-motos à la tenue jaune, ses petits bus blancs toujours pleins à craquer de passagers. Ici, on a l'impression que le ciel est bas, que les nuages forment une voûte brune, avec de temps à autre, des éclaircies azurées.

Disou venait de débarquer. Après quatre heures de route, il avait gagné la ville dans laquelle deux ans plus tôt, il s'était installé. Mais il n'alla pas tout de suite à la maison, là où il vivait. Il se rendit chez une amie qui tenait une supérette, dans un quartier plutôt miteux à travers une ruelle défoncée. Le petit accroché à son pantalon, il entra dans l'alimentation, et demanda à Biyi de s'asseoir sur une chaise libre qui se trouvait près de la porte. Prenant son portable, il appela.

— Iya Safi ! ...Iya Safi, je suis là avec mon fils !

Quelques instants après, la dame en question, la Iya Safi, une femme d'un certain âge, impressionnante par sa carrure, la tête coiffée d'une vieille perruque, entra par l'arrière de la boutique. Elle sourit lorsqu'elle aperçut le petit. Spontanément, elle s'approcha de lui et le prit dans ses bras.

— Comment ça va, mon petit ? Tu es le bienvenu à Cotonou !

Biyi ne comprenait rien, ses petits yeux roulèrent vers son père pour en savoir davantage sur ce personnage. Disou se dépêcha de le rassurer :

— T'en fais pas, Biyi. Iya Safi est comme ta mémé; elle va bien prendre soin de toi.

Il remit le sac qu'il portait sous le bras à la dame et esquissa un pas vers la sortie. Comprenant que son père était sur le point de le confier à une inconnue, le petit éclata en sanglots, faisant de grands gestes pour descendre.

— Arrête de t'agiter, Biyi, conseilla Iya Safi. Ton père va revenir d'un instant à l'autre.

Mais le petit ne démordit pas. Il criait de plus en plus fort, jetait ses bras dans tous les sens pour s'arracher des bras de la dame, mais celle-ci le maintenait ferme sur son flanc.

— Va au boulot, Disou, encouragea la directrice de l'alimentation générale à l'endroit de Disou, t'inquiète, il va s'habituer à moi.

Temps 6

Disou avait rejoint son garage. En fait, il avait été embauché, sur les conseils de son ancien collègue de formation Jude, par un homme qui gérait cinq autres garages autos du même standing dans la ville. On l'appelait Bada. Le garage comprenait une chaîne de services, de la tôlerie à l'électronique, de la vulcanisation à la mécanique et utilisait une dizaine d'employés. Bien sûr, c'était cette dernière section qui constituait la principale activité et qui attirait les clients.

La salopette bleue sur le corps, les mains gantées, Disou était occupé à travailler sur le moteur d'une voiture quand Jude s'approcha de lui et lui lança :

— Comment est-ce que ça évolue ?

— J'en ai presque fini, lui répondit Disou.

— Je vais voir Sophia après le boulot, et il se peut que nous nous allions en boîte ce soir.

— Ah bon ?

— Tu viens avec nous ?

— Non !

Jude qui était devenu entre-temps un bel homme trapu, casquette sur la tête, tentait de le convaincre de venir partager cette soirée avec son amie et lui.

— Mais pourquoi tu ne veux pas venir avec nous ?

— Tu oublies que mon fils est là ? Je dois aller le chercher chez Iya Safi.

— N'exagère pas. Il peut continuer de rester avec elle jusqu'à notre retour. Je suis sûr que ça ne la gênera pas.

— Je suis désolé, ça ne marche pas.

Déçu, Jude secoua lentement la tête avec déception. Il se retourna et s'éloigna, mais au bout de quelques pas, il s'arrêta :

— Que dois-je dire à Evelyne si elle demandait d'après toi ?

Le jeune mécanicien quitta légèrement sa posture pour regarder son interlocuteur dans les yeux :

— Dis-lui que je suis à la maison en train de m'occuper de mon fils.

— Eh bien, bonne chance !

Disou le vit s'éloigner avec une certaine tristesse. Certes, il aurait bien voulu aller s'éclater en boite comme il le faisait avec ses amis, mais malheureusement, il avait des responsabilités à assurer. Son enfant passait avant tout. D'ailleurs, en consultant sa montre, il se rendit compte que la nuit allait bientôt couvrir la nature et qu'il allait sonner l'heure de rentrer.

Quand il se retrouva à la supérette, il vit le petit déjà endormi. Iya Safi avait installé une petite natte derrière son comptoir et y avait posé Biyi. Le petit, le pouce dans la bouche, était recroquevillé sur lui-même et dormait profondément. Disou, en entrant, dut marcher sur la pointe des pieds ainsi que lui conseilla la vieille femme.

— J'espère qu'il ne t'a pas emmerdé, plaisanta-t-il en s'adressant à son amie.

— Il a pleurniché pendant plus d'une heure, révéla la commerçante.

— Mon Dieu !

— Il a pleurniché jusqu'à être emporté par le sommeil. Quand il s'est réveillé, il a recommencé avec les mêmes pleurs. Mais j'ai pu lui donner à manger et il s'est calmé.

— T'inquiète, demain il y aura une nette différence.

Disou s'approcha de l'enfant, s'accroupit à sa hauteur et admira ses traits sereins, la respiration régulière. Lentement, il le souleva et le posa sur son épaule.

***

Disou était endormi, installé dans le même lit que son fils. La chambre faisait corps avec le salon, l'ensemble de l'appartement étant constitué de deux pièces avec douche et cuisine. Disou partageait, depuis qu'il était arrivé dans la ville, cet appartement avec Jude. Une chambre à coucher,

un salon, ce n'était pas l'idéal pour deux célibataires. Voilà que l'un d'eux venait d'y débarquer son rejeton. Mais ce n'était pas une raison pour laquelle les deux ne puissent pas s'entendre.

Au milieu de la nuit, des bruits percutants se firent entendre sur la porte du salon. Disou se réveilla en sursaut, jeta un œil autour de lui, dans toute la pièce et se leva. Biyi dormait toujours, enroulé sur lui-même. Le bruit continuait avec beaucoup plus d'intensité. D'un pas précis, Disou sortit de la chambre, traversa le salon, puis alla à la porte qu'il ouvrit discrètement A la même seconde, Jude qui s'impatientait, se précipita dans la pièce avec Sophia, une jeune fille svelte, grande, mais juchée sur des chaussures à talons exagérément grandes. Les deux paraissaient ivres et titubaient sur leurs pieds qui tremblaient et flageolaient.

Disou ne dit rien et entra dans la chambre à coucher d'où il sortit avec son fils, Biyi, porté dans ses bras. Lentement, il l'étendit sur le canapé du salon, puis chercha un pagne dont il lui couvrit le corps. Jude entraîna son amie dans la chambre laissée

libre par le mécanicien. Bientôt, des éclats de voix gaies des deux se firent entendre. Disou agita la tête de dépit, se coucha sur le tapis, tout près de son enfant la main posée sur lui. Il s'apprêtait à fermer les yeux lorsque, soudain, Jude fit érruption dans le salon, l'air contrarié.

— Le lit est mouillé ! hurla-t-il.

Disou se leva d'un seul bond et tenta de le calmer :

— Je suis désolé, c'est mon fils.

— Mon Dieu, il a gâté le drap et pourri le matelas !

— Excuse-nous, Jude, je…

— Comment veux-tu maintenant que je me couche dessus avec ma petite amie ?

— Tu peux retourner le matelas à l'envers ou bien, tu prends celui qui se trouve dans la salle d'eau.

Jude tourna sur lui-même, puis, ne sachant quoi dire, regagna la pièce. Pendant quelques secondes, Disou resta debout, puis, délicatement, cassa sa silhouette vers le bas et s'assit de nouveau à même le sol, sur le tapis. Bientôt, le sommeil lui cor-

rompit les yeux et bientôt, il se laissa aller. Mais quinze minutes plus tard, les gémissements des deux amants en plein ébats sexuels, s'échappèrent de la chambre. Mais Disou et son fils étaient loin d'être perturbés.

La complicité entre père et fils était devenue un réflexe. Si Disou en avait fait un trait de caractère, le fils était loin d'en être conscient, mais celui-ci était très attaché à son père comme son père l'était envers lui. Les deux vécurent cette communion, cette fusion de cœurs et d'âmes, tout le temps, même dans les moments difficiles.

***

Cela faisait cinq ans que Biyi était avec son père à Cotonou. Cinq ans qu'il vivait avec lui. Comme tous les enfants de son âge, le petit garçon avait été inscrit à l'école du quartier et s'était fait des amis. Plus convaincantes étaient ses relations avec les connaissances de son père. Iya Safi, par exemple, la dame qui, l'avait accueilli la première, était restée

toujours gentille avec lui et chaque fois qu'il se rendait dans son alimentation, il ne faisait plus la moue, mais bien au contraire, s'agrippait à son cou et l'embrassait affectueusement.

Ce matin-là, son papa l'avait accompagné à l'école pour payer les derniers frais de sa scolarité. Disou, la veille, était allé emprunter de l'argent pour éponger cette dette. Ce fut avec le cœur léger qu'il arpenta son garage. Mais il y avait une atmosphère particulière qui y sévissait. Ses collègues le regardaient avec un air de soupçon d'on ne savait quoi. Ce fut Jude qui, le premier, s'approcha de lui et lui demanda

— Pourquoi c'est à cette heure-ci que tu viens au boulot ?

— Je suis allé payer les frais de scolarité de mon fils, répondit Disou, étonné que son ami lui pose cette question.

— Le gérant a demandé d'après toi !

— Ah bon, y a-t-il un problème ?

Avant que Jude ne puisse répondre, l'intéressé, c'est-à-dire le gérant lui-même, sortit de son bureau.

C'était un petit homme, la quarantaine amortie, les lèvres surmontées d'un carré de moustache à la Hitler, accompagné d'un client appelé Bada, un monsieur tiré à quatre épingles, apparemment furieux.

— Monsieur, dit le gérant en indiquant du doigt Disou, voici le garçon qui a travaillé sur votre voiture.

— Ne le laissez pas s'échapper ! hurla aussitôt l'homme.

Disou était de plus en plus désorienté. Le responsable du garage l'apostropha de nouveau.

— Pourquoi, c'est maintenant que tu arrives ?

— Je suis allé avec mon fils dans son école pour payer ses frais de scolarité, répéta le jeune homme.

Le gérant se tourna vers son client qui se tenait près de lui.

— C'est ce que je vous disais, cher ami, expliqua-t-il, il était venu me voir hier, me suppliant de lui accorder un prêt afin de régler la contribution scolaire de son fils. Et comme par miracle, il a pu trouver cet argent-là.

Le client se jeta sur Disou et lui allongea une gifle :

— Où est mon argent ?

— Quel argent ? fit le mécanicien que le coup fit tanguer vers l'arrière.

— L'argent que tu as volé dans ma voiture lorsque tu y as travaillé hier !

— Je n'ai pas volé vos sous, se défendit Disou, je ne les ai même pas vus dans la voiture.

Bada lui envoya de nouveau une beigne, puis le saisissant par la ceinture de son pantalon, l'entraîna aussitôt vers la voiture en question.

— On ira à la police, menaça-t-il et tu vas t'expliquer là-bas.

— Mais…

— Tais-toi, ordure !

Disou, les larmes aux yeux, protesta contre l'accusation, demandant même pardon au client. Mais Bada restait insensible, il atteignit sa voiture, en ouvrit la portière et le jeta à bord sans ménagement. Lui-même se saisit du volant et démarra. Jude, tout près, n'en croyait pas ses yeux, il vit

son ami protester, mais impuissant à prouver son innocence.

Au commissariat de police, les choses allèrent vite, très vite. Disou fut déshabillé, menotté, réduit à l'état de coupable alors que les faits contre lui n'avaient pas encore été constitués. Il fut introduit dans le bureau du commissaire par un jeune policier, un bureau dans lequel attendait le commissaire en compagnie du gérant et du plaignant, Bada. Mais il y avait un air de désolation sur leurs visages. Surtout dans les traits du plaignant. Dès que Disou fut assis, il s'approcha de lui et lui fit :

— Je suis vraiment désolé, jeune homme. Je… j'ai retrouvé l'argent.

— Quel argent ? demanda, Disou en levant la tête vers lui.

— L'argent que nous t'avons accusé d'avoir volé. Mon épouse l'avait récupéré avant que je ne confie la voiture au garage. …Elle vient de me téléphoner … je suis vraiment désolé.

Disou ne pouvait pas détacher ses lèvres l'une de l'autre. Il alternait ses regards sur les visages du

gérant et du monsieur. Son patron qui connaissait sa moralité et qui devrait le défendre, l'avait, au contraire, plongé, en le condamnant en même temps que le plaignant.

— Je suis désolé, Disou, se contenta-t-il d'articuler honteusement.

C'en était trop pour le jeune mécanicien. Des larmes se mirent à gicler de ses yeux. Tant d'humiliations devant le monde, devant ses collègues pour en arriver à ce non-lieu ? Pourquoi le client n'avait-il pas effectué efficacement ses recherches avant de porter l'accusation contre lui ? Et les préjudices subis, les gifles, les mauvais traitements infligés par les policiers qui voulaient lui faire « avouer » le présumé vol ?

Le commissaire de police, embarrassé, demanda qu'on restitue au mécanicien sa chemise et ses chaussures et qu'on le relaxe. Puis, prenant à part le plaignant, il lui dit :

— Monsieur, vous devez dédommager le pauvre pour l'avoir accusé à tort. Vous savez, il a beaucoup souffert dans les mains de mes hommes.

— Ne vous inquiétez pas, commissaire, rassura le plaignant, je vais le faire.

***

Quand il sortit du commissariat, Disou croisa Jude venu lui apporter son soutien. Mais le jeune papa était toujours en colère et se demandant s'il ne valait pas mieux quitter le garage pour aller chercher du travail ailleurs. De toutes les façons, un seuil avait été franchi par son patron et il estimait intolérable de devoir continuer de travailler sous ses ordres, encore moins de le supporter.

Celui-ci venait à son tour de sortir du commissariat. Il promena ses yeux dans le champ de son regard, puis voyant le jeune mécanicien s'éloigner, l'appela de sa voix forte et enrouée. Disou se retourna, mais il ne refit pas le chemin vers lui, ce fut plutôt le patron qui vint à lui.

— Disou, je voulais juste te dire que je suis désolé de ce qui s'est passé, commença-t-il. Mon

client l'est aussi, mais encore plus que moi. Pour se faire pardonner, il m'a même remis ça pour toi.

Il sortit de sa poche une enveloppe qu'il glissa dans sa main. Mais le jeune mécanicien, comme si l'objet l'avait brûlé, la lui redonna aussitôt, en secouant la tête.

— Prends ça, s'il te plait ! Insista le gérant.

— Non ! fit énergiquement Disou. Je n'ai pas besoin de ses sous.

Il se retourna et pressa le pas. Jude resta un moment debout, tout aussi embarrassé, regardant le gérant encore plus confus. Puis, il courut sur une courte distance pour rattraper son ami.

— Tu ne viens pas avec nous au garage ?

— Non, Jude, je ne vais plus y retourner !

— Disou, je comprends, mais tu dois manger et subvenir aux besoins de ton bout de chou.

— Je vais chercher du boulot ailleurs.

Les deux marchèrent. Les *zémidjans* faisaient leurs parades sur la chaussée, attendant d'être hélés par des clients potentiels. Jude sortit de sa poche une carte de visite et la remit à Disou.

— Omo Lara Adams, lit tout de suite le jeune homme, qui est-elle ?

— C'est l'une de mes clientes, expliqua Jude. Elle m'a dit qu'elle est à la recherche d'un chauffeur. Appelle-la. Avec un peu de chance, elle pourrait toujours te…

— Jude, coupa aussitôt Disou, je suis un mécanicien pas un chauffeur. Et puis, tu sais, les gens riches sont vraiment imprévisibles.

— Pourquoi ne pas essayer ? Travailler avec elle est mieux que de rester oisif à la maison. …Rappelle-toi que tu as un fils dont tu dois prendre soin.

Disou garda le silence pendant quelques secondes, puis glissa dans sa poche la carte de visite et sourit à son interlocuteur. Mais c'était un sourire plutôt amer.

Temps 7

Disou descendit du taxi-moto devant la maison à étage qui trônait dans le quartier. Sa boite à outils en main, il se dirigea directement vers le portail dont il appuya légèrement la sonnerie. Il n'était pas dans son bleu mécanicien habituel, il était en tenue de ville, un tee-shirt bon marché, mais élégant, un pantalon sombre et des chaussures lourdes de bourlingueur. Un vieux gardien, le visage strié de balafres verticales, apparut dès que le portail s'ouvrit. Disou se présenta :

— Bonjour, je suis là pour...Madame Omo Lara Adams.

Le vieil homme ouvrit plus grandement le battant et lui permit d'entrer. Dans la cour, trois voitures de luxe étalaient leurs chromes étince-

lants, avec leurs éclats mis en lumière par les reflets d'un soleil certes matinal, mais déjà brûlant. De l'une d'elle, une Lexus bleu-marine, venait de descendre une jeune femme, plutôt ravissante, simple, les jambes fines et longues plantées sur un bassin ondoyant mis en évidence par une robe près du corps. Elle se retourna dès qu'elle entendit les pas de Disou dans la cour dallée de la maison, puis s'approcha de lui.

— Disou ?

— Oui, Madame, c'est moi. Jude, un collègue du garage m'a donné votre carte de visite.

Elle le dévisagea pendant un moment, décrypta son port, ses manières, juste pour se convaincre qu'il s'agissait de la bonne personne qu'on lui avait indiquée.

— Oui, fit la demoiselle, il m'a déjà appelé au téléphone pour m'informer que vous allez venir. Mais, je ne m'attendais pas à vous voir si tôt Entrez, s'il vous plait.

Elle indiquait de la main l'entrée du bâtiment central. Disou, sans hésiter, pénétra le salon.

Un salon spacieux qui venait avant une cuisine construite à la diagonale, de couleurs gaies à l'intérieur de laquelle se trouvait une table à manger en cuivre avec des plats et des couverts luxueux. Omo Lara dite Lara le conduisit vers la table.

— Avez-vous pu trouver facilement la maison ?

— Oui, Madame !

— Prenez place, s'il vous plait.

Disou tira une chaise et s'installa, tandis que la jeune femme s'assit en face de lui.

— J'étais sur le point de prendre mon petit déjeuner quand vous êtes arrivé, lui dit-elle.

— J'espère que ça ne vous gêne pas.

— Non, bien sûr.

Disou jeta un œil par la fenêtre qui donnait dans la cour. Les voitures offraient leurs arrières qui se découpaient dans la pénombre du toit. Le jeune mécanicien en profita pour demander à son hôte :

— Vous ne trouveriez aucun inconvénient que j'aille examiner les voitures pendant que vous prenez votre petit déjeuner ?

— Pas du tout. Vous verrez les clés sur le buffet en sortant.

Disou se leva, fit sa révérence à la jeune femme et s'en fut. Lara ne manqua pas de le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Dix minutes après, elle entendit, venant du dehors, le bruit d'une voiture dont le moteur s'emballait. Tasse de thé en main, elle se leva, traversa le couloir et s'en alla s'accouder à la fenêtre pour voir ce qui se passait. Disou qui avait enfilé son bleu mécanicien, était penché sur le moteur de la Mercedes dont le capot avait été ouvert. Son index était en train de tirer sur le démarreur dont il actionnait la languette. Mais ce qui impressionnait la jeune femme, ce n'était pas ses prouesses techniques, mais ses biceps de sportif, ses muscles qui sortaient de sa salopette, son ventre dont elle devinait la fermeté et les tablettes de chocolat. Au bout d'un moment, Lara quitta son poste d'observation et rejoignit la cuisine afin de la ranger.

Disou, lui, finissait avec la Mercedes. Il en ferma le capot et alla prendre un torchon dans sa boite

d'outils pour se nettoyer les mains. A la même seconde, apparut derrière lui, Lara. Le mécanicien lui lança :

— Madame, vous avez des voitures très résistantes.

La jeune femme sourit et le remercia.

— Quand avez-vous fait l'entretien du moteur de cette Mercedes Benz pour la dernière fois ?

— Je ne me souviens pas, car c'est de temps en temps seulement que je la conduis.

— Nous devons procéder à l'entretien du moteur dès que possible. Vous savez, c'est un moteur à six cylindres muni d'un dispositif de circulation d'air exceptionnel.

Lara fit « oui » de la tête.

— On dirait que vous vous y connaissez assez en matière de voitures. Depuis combien de temps faites-vous ce métier ?

Disou, tout en rangeant ses outils dans sa boite, lui répondit :

— Depuis quinze ans ! En réalité, je ne suis pas chauffeur; je suis mécanicien de formation.

— Cela veut dire que vous n'avez pas été à l'école.

— Si. Mais je ne suis pas allé loin dans les études. A cause de la mort de mon père, je n'ai pas eu les moyens financiers pour poursuivre mes études.

Lara regarda son interlocuteur comme si elle cherchait à obtenir de lui la confession d'un secret enfoui au fond de son cœur ; mais c'était juste la posture d'une femme attirée par la beauté d'un homme.

— J'ai de la chance donc, finit-elle par dire, j'étais à la recherche d'un chauffeur, je me suis retrouvée avec un mécanicien-chauffeur.

— Ça dépendra de vos propositions, Madame, lui précisa le jeune homme.

Lara ajusta le rétroviseur gauche de la voiture, en régla le siège chauffeur et monta à bord. Elle voulait en tester le moteur, néanmoins, elle continuait d'échanger avec le mécanicien.

— Cent mille francs par mois avec hébergement gratuit et d'autres avantages complémentaires.

— Je préfère gagner cent-cinquante mille francs par mois sans l'hébergement ou les autres avantages.

Lara émit aussitôt un soupir de déception

— Je suis désolée, fit-elle avec une expression déconfite, je ne suis pas en mesure de vous payer ça.

Disou finissait de ranger sa boite d'outils, ses autres habits, il les plia et les mit dans un sachet.

— Écoutez, avança la jeune femme, c'est d'accord, allons-y pour votre proposition.

Le mécanicien s'approcha d'elle, puis lui tendit la main. Il sentit la paume molle et généreuse de sa nouvelle patronne, il en perçut aussi l'accueil chaleureux. Désormais, c'était maintenant sûr et certain, il allait entrer dans la vie de Madame Omo Lara en tant que chauffeur.

***

Biyi avait les pieds agiles d'un grand coureur. Dans la cour de l'établissement, à l'occasion des

jeux, il n'y avait pas son pareil pour l'arrêter. Ce jour-là, comme il le faisait d'habitude après la sortie des classes, il tuait le temps à jouer au foot en attendant l'arrivée de son père ; celui-ci, d'ordinaire, venait avec sa moto, puis le mettait sur le siège arrière et s'en allait avec lui.

Le terrain de jeu était le terrain de sport de l'école. Il n'y avait pas de gazon là-dessus. Il n'avait même pas les dimensions d'une aire de foot. Il était en latérite, certains endroits étaient gorgés de sable, d'autres, troués, ce qui ne permettait pas au ballon d'avoir de la stabilité au sol quand il rebondissait. N'empêche, les enfants trouvaient plaisir à y jouer, ils couraient tous derrière le cuir rond et chacun s'amusaient à donner de grands coups là-dedans quand son pied le touchait.

Soudain, Biyi récupéra la balle et écrasa le bout de son pied gauche là-dessus. Le coup était si fort que la balle fut propulsée dans les airs, passa par-dessus les buts faits en bois gondolés et alla échouer sous les pneus d'une voiture qui venait de s'immobiliser à l'entrée de l'école. Tous les enfants

s'arrêtèrent, paniqués à l'idée que leur instrument de jeu puisse finir ainsi ses jours sous les roues du véhicule. Mais le conducteur évita la balle, fit tourner les pneus avant, laissant de justesse le cuir rond passer. Tous poussèrent un ouf de soulagement. Cependant, au-delà de la dextérité du conducteur, ce qui avait aussi stupéfié les enfants, c'était la voiture elle-même. Une belle japonaise, luxueuse, avec des formes arrondies, des vitres sombres, des lignes somptueuse de cheval de course, coupée à l'arrière, avec des phares au design des yeux de lynx.

Tous les enfants s'attendaient à ce que le conducteur sorte et les gronde d'avoir été aussi imprudents. Au lieu de cela, l'homme au volant ne fit rien. Il descendit avec le sourire, fit de la main un signe à Biyi qui, brusquement, reconnut son papa. Le petit garçon avait de la peine à y croire. Son père, rouler dans cette voiture de luxe ? En plus, il n'était pas en tenue de travail, mais dans un tee-shirt élégant, le nez surmonté de lunettes de soleil. Biyi n'attendit pas longtemps, il s'en alla

prendre son sac sur le tas de sacs amoncelés à l'arrière des buts opposés et courut rejoindre son père, les dents au vent. Il sauta à bord de la voiture dès que la portière arrière lui fut ouverte. Ses amis, figés par le spectacle, ne purent rien faire jusqu'au départ du véhicule.

Au milieu du parcours, Biyi qui n'avait cessé d'admirer l'intérieur du véhicule tout en savourant le luxe, demanda à son père.

— Papa, à qui appartient cette voiture ?

Disou ne le lui cacha pas :

— Elle appartient à ma patronne.

— Alors, pourquoi est-ce que tu la conduis ?

— Parce que j'en suis le chauffeur. C'est à moi de la conduire et de l'entretenir.

Biyi, toujours émerveillé, jeta un œil autour de lui, s'ajusta sur le siège qui lui parut énorme et fit :

— Papa, j'aime cette voiture. Lorsque je serai grand, je vais t'en acheter une pareille.

Disou eut un sourire gai, passa la main par-dessus son siège et tapota le visage de son fils :

— Merci, jeune homme, c'est vraiment gentil de ta part.

Omo Lara était riche. Rentière, elle avait investi ses économies dans le commerce textile avec une chaîne de boutiques réparties aux quatre coins de l'Afrique. Sa spécialité, c'était le « bazin », ce tissu noble venu des profondeurs du désert et qui servait à confectionner, avec broderie ou autres décorations, les tenues traditionnelles si chères à certains. Parfois, c'était elle-même qui imposait aux fabricants les motifs qui lui paraissaient à même de plaire à ses clients. De Cotonou à New York, de Brazzaville à Tokyo, elle n'hésitait pas à se déplacer pour rencontrer ses distributeurs. Elle était si occupée à voyager qu'elle avait oublié l'essentiel : se marier et fonder une famille. Si elle était tombée sous le charme d'un homme de dix ans son aîné et qui, rapidement, l'avait mise enceinte, cette relation se dégrada très rapidement. Certes, il y avait deux enfants issus de cette expérience, mais elle ne s'était pas mise avec lui, préférant sa liberté à

une vie de couple qui aurait été incompatible avec son tempérament de femme libre, jalouse de son autonomie.

***

Disou n'aimait pas se mêler de la vie privée des gens. Lui-même en avait tellement souffert qu'il préférait rester en retrait. Ses oreilles entendaient sans retenir, ses yeux voyaient sans enregistrer, son cerveau captait sans garder. Les amours de sa patronne ne l'intéressaient pas, même si de temps à autre, il était le témoin involontaire de certaines scènes. Comme celle à laquelle il était le spectateur cet après-midi-là.

Le mécanicien-chauffeur était devant un restaurant à attendre sa patronne. Il l'avait conduite là, sans doute pour y manger un morceau avec Tobi, le père de ses deux enfants. Au bout d'une heure, la jeune femme sortit d'un air furieux en direction de sa voiture. Presque immédiatement, Tobi, émergea aussi de l'établissement et la suivit, le pas raide et

irrité. Bien avant qu'elle n'atteigne sa voiture, il la rattrapa, la saisit par la main et la fit se retourner violemment.

.— Comment oses-tu me manquer ainsi de respect, Lara ?

Disou sentait que ça allait mal tourner pour sa patronne. Il sauta de son siège, ouvrit la portière arrière pour qu'elle puisse s'installer. Mais Tobi lui en interdit l'accès en l'empêchant de bouger. Nullement impressionnée, la jeune femme lui fit :

— Tobi, c'est fini entre nous. Ne reviens plus jamais m'importuner sous prétexte d'être à la recherche de tes enfants.

Elle parvint à se dégager, accrocha la portière et voulut entrer dans la voiture. Au même moment, Tobi lui tira le bras et la projeta vers l'arrière. Lara vacilla, perdit équilibre et chuta. Mais chance : avant qu'elle ne touche le sol, les bras de Disou s'étaient déployés pour la cueillir. Cependant, Tobi ne la lâcha par prise. Furieux qu'on puisse lui résister, il la prit par le pan de sa robe et l'attira à lui.

C'est alors que le jeune mécanicien intervint de manière plus frontale.

— Lâchez-la, s'il vous plaît, Monsieur !

— La lâcher ? releva l'ancien compagnon, de quoi je me mêle, toi ?

Disou, pour toute réponse, lui prit la main et la pressa vers l'arrière. Tobi sentit sa poigne vigoureuse et abandonna la robe de la jeune femme. Furieux, il lui lança :

— Je vois, t'es son nouvel amant ?

Disou opposa son corps entre Tobi et Lara, puis entraîna la jeune femme vers l'arrière de la voiture, puis l'installa sur le siège. Le Monsieur, bouche bée, regarda le spectacle, les yeux traversés par des flashs incandescents. Disou fit le tour de la voiture et s'installa au volant. Une pression sur la clé-contact et le moteur vrombit. Bientôt, la voiture démarra, laissant sur place l'infortuné qui se mit à maudire la jeune femme :

— Tu as tort de penser que c'est fini, Lara, éructa-t-il, je te jure que tu entendras encore parler de moi, je vais te retirer les enfants.

Lara ne lui répondit même pas. Elle s'emmura dans un mutisme total, même après s'être complètement éloigné du restaurant. Ce fut, beaucoup plus tard, quand ils s'approchèrent de la maison qu'elle décida de rompre le silence. De sa main, elle tapota l'épaule de son chauffeur et lui.

— Je te remercie beaucoup pour ce coup de main que tu m'as donné, Disou.

— C'est normal que j'intervienne, Madame, fit le jeune homme.

— Finalement, je suis une femme très chanceuse.

— Pourquoi dites-vous ça, Madame ?

— J'ai demandé un chauffeur et j'ai fini par avoir non seulement un chauffeur, mais un mécanicien et un garde-du-corps. Trois en un seul !

— Madame, j'ai fait ce que je devais faire au moment opportun. Ce monsieur était vraiment enragé. Il aurait pu vous blesser.

— Non, ce n'était que du bluff de sa part; c'est un gentleman et il est incapable de faire du mal à une mouche.

Disou observa un silence un peu gêné.

— J'ai été son épouse pendant presque sept ans, continua Lara et je lui ai fait deux garçons. Mais je l'ai quitté quand il a mis enceinte une voisine du quartier.

— Où sont vos enfants alors ?

— Je suis partie avec eux. Je ne pouvais pas laisser cette fille s'occuper d'eux. Maintenant qu'il est ruiné, il veut que je revienne avec les enfants.

— Mais, les enfants n'habitent pas sous le même toit avec vous maintenant.

— Ils sont avec ma grande sœur en Espagne.

Disou était concentré sur son volant. Néanmoins, il jeta de temps en temps un œil dans le rétroviseur pour apprécier l'expression du visage de son interlocutrice. Cette conversation suscita en lui l'envie de se confier aussi. Il fit :

— J'ai, moi aussi, un garçon de six ans, révéla-t-il. Et il vit avec moi.

— Ah, vraiment ? ! sursauta la jeune femme. Et sa mère ?

— Elle est décédée en couche.

Un silence étrange s'interposa entre eux. Ils étaient à un carrefour et la circulation, d'une extrême densité, exigeait que l'on fasse beaucoup attention. Lara laissa attendit qu'ils fassent le tour du rond-point avant de continuer :

— Alors, comment t'en sors-tu avec lui ?

— Ah Dieu m'a donné un gosse sans problème. Il est très sage avec moi. Dès que je quitte le boulot, je le récupère à l'école, on rentre et je lui fais à manger, puis on révise ensemble ses leçons.

— Comment te défoules-tu alors ?

— Se défouler ? Que voulez-vous dire par là ?

La jeune femme se tut, un peu embarrassée elle-même par la question. Elle voulut l'exprimer autrement, chercha les mots pour ne pas le choquer :

— Avec ton bambin à tes côtés, comment t'arranger pour sortir avec les amis, aller t'amuser, faire la fête avec une petite amie et…

— Mon fils, c'est ma vie, coupa Disou avec une mine réjouie. Je ne vais pas en boîte, et je n'ai même pas une petite amie.

Lara n'en croyait pas ses oreilles. C'était la première fois qu'elle entendait un homme, un célibataire, parler avec autant de fierté et de dévouement de son fils. Longtemps, elle s'était demandé si une telle race existait. Décidément, la surprise en ce chauffeur d'exception allait crescendo. Elle se laissa choir sur le dossier de son siège et devint du coup pensive.

Temps 8

Disou avait eu le temps d'aller chercher son fils à l'école. Comme la maison était vide et qu'il n'avait eu guère le temps d'aller faire les courses, il entreprit d'aller acheter à manger et revenir dîner avec lui. D'ailleurs, le petit était si fatigué qu'il estima nécessaire ne pas l'emmener pour cette course. En plus, son colocataire Jude était à la maison. Il le lui confia et s'en fut avec sa moto.

La nuit était tombée. La circulation, dans les rues, était pénible. Même pour les deux roues, la file était interminable dans les couloirs de circulations réservés aux motos et aux vélos. Avec la plus grande volonté du monde, on ne pouvait pas rouler aussi vite qu'on le voulait.

Après avoir fait ses emplettes, le jeune mécanicien rejoignit la maison, le sac de provisions et

de mangers sous le bras. Mais surprise : devant la porte de l'appartement, il vit son fils endormi sur une natte et exposé aux moustiques de toutes sortes malgré le pagne qui le couvrait de manière si dérisoire. Incrédule devant un tel spectacle aussi, Disou s'approcha, se baissa et, de la main, le secoua doucement.

— Biyi ! ... Biyi !

Mais le petit garçon ne réagit pas. Disou se releva et, d'un poing rageur, cogna la porte de l'appartement. Il cogna si fort et de façon si répétée que Jude se précipita pour venir lui ouvrir.

— Hey, toi, tu penses que tu es seul dans le quartier ? Pourquoi frappes-tu la porte comme ça ? fulmina-t-il.

— Que fait mon fils dehors ici ? lui jeta le jeune mécanicien.

— Tu vois bien qu'il est en train de dormir.

— Ici, exposé ainsi aux moustiques ? Comment peux-tu me faire ça ?

— C'est là qu'il devra désormais dormir !

— Pourquoi ?

— Tu sais bien qu'il mouille tout le temps le lit. L'appartement est actuellement envahi par une odeur nauséabonde.

Sophia, la petite amie de Jude apparut derrière son colocataire et le regarda de ses yeux interrogateurs.

— Salut, Disou.

Disou ne lui répondit même pas, il se baissa, souleva Biyi par terre et le coucha contre son épaule.

— Hey, où est-ce que tu l'emmènes ? lui lança Jude.

— A l'intérieur bien sûr. Jamais, pour une raison ou une autre, mon fils ne dormira ici, sur la terrasse.

— Tu parles comme si c'était moi, le fautif.

A partir de ce moment-là, Disou prit une décision grave: partir de l'appartement avec son enfant. Quelles que soient les conditions qu'un propriétaire lui offrirait, il irait louer quelque part en ville, un petit espace, un coin où son enfant et lui pourraient être à l'aise. L'inconscience de Jude

à l'égard de Biyi ne pouvait continuer de cette façon. Autant, lui, Disou avait toujours respecté son intimité avec sa petite amie, autant il devrait faire attention à son enfant. Oui, partir coûte que coûte. Demain matin, après avoir déposé le petit à l'école, il s'y emploierait.

Le lendemain, en effet, après avoir déposé Biyi à l'école avec sa moto, il se rendit à une agence immobilière. Les appartements disponibles dans leur catalogué, s'ils n'étaient pas chers, trop chers, se trouvaient pour la plupart dans les zones éloignées. Les plus abordables se situaient dans les bas-fonds, zones où dès la moindre ondée, tout s'inondait, libérant des marécages les ordures et la gent aquatique comme les grenouilles. Mais l'agent immobilier lui promit, pour l'après-midi, un studio pas loin du quartier administratif, sur la route de l'aéroport.

Cette course provoqua le retard de Disou chez sa patronne.

Il devrait, comme d'habitude, arriver à huit heures trente. Mais, il s'était amené à neuf heures.

Lara, vêtue d'une robe de chambre, ne manqua pas de le lui faire savoir. La jeune femme, au sortir de la cuisine, l'avait croisé et, le regardant de la tête au pied, lui dit simplement, la mine à la fois boudeuse et courroucée. :

— Tu es en retard !

— Je suis vraiment désolé, Madame, lui répondit le mécanicien.

Et il lui expliqua la cause de ce manquement. Lara le regarda en silence, puis, se retournant, elle lui indiqua du doigt les clés de la voiture.

— Tu nettoies la Merco, c'est avec elle que nous sortons aujourd'hui.

— D'accord, Madame.

Le mécanicien-chauffeur récupéra les clés et se dirigea vers la sortie. Mais la voix de sa patronne le rattrapa au seuil de la porte.

— Tu n'as donc pas eu ton logement ?

— Non, Madame, fit-il aussitôt. Je veux juste avoir quelque chose de potable pour mettre à l'abri mon fils.

Disou s'attendait à ce qu'elle l'encourage à tenir ferme son engagement et sa persévérance à l'égard de son petit, mais elle lui fit une proposition des plus déconcertantes.

Ça te dirait d'habiter ici dans cette maison avec moi ?

Les lèvres du jeune homme s'ouvrirent en un « o » d'étonnement.

— Ici ? !

— Oui, j'ai une petite dépendance qui pourrait vous convenir, ton fils et toi !

Disou quitta son air embarrassé et, sourire large à la bouche, soupira :

— Pourvu que ça ne vous gêne pas.

— Suis-moi, je vais te montrer la pièce.

Lara conduisit Disou à l'arrière-cour de la maison. Une série de petites pièces construites en enfilade derrière le bâtiment central, tout près de la clôture, formait une entité reconnaissable par leurs couleurs homogènes et leurs architectures semblables. La commerçante en ouvrit une, invita le jeune homme à y entrer. C'était un F1, une

chambre à coucher, un salon avec douche interne. La cuisine se trouvait à l'extérieur, en forme de préau. Disou avait l'air impressionné pendant la visite.

— C'est un endroit magnifique, conclua-t-il.

— Ça signifie que ça te plait ? lui demanda l'autre.

— Bien sûr que oui.

— Comme tu le constates, tu n'as pas besoin d'apporter quoi que ce soit; c'est déjà meublé.

— Merci, mais...

Ses lèvres s'étaient mises à trembler. Il leva le regard vers elle. La question qui fâche mérite d'être posée.

— J'espère que ça ne va pas jouer sur mon salaire, Madame.

— Si, que cela aura d'effet sur le salaire ! Avec l'hébergement, ton salaire va certainement chuter à Cent Mille francs CFA par mois.

— Mais Madame, ce n'était pas...

Lara éclata brusquement de rire. Un rire plus taquin qu'autre chose.

— Allez, badina la jeune femme, ce soir, tu iras prendre tes affaires et celles de ton fils et vous viendrez vous installer ici. Je vous offre gratuitement la pièce.

Sans attendre les remerciements et autres salamalecs, Lara se retira, laissant Disou se perdre en remerciements. Il s'agenouilla, forma les deux poings, regarda le ciel et commença à murmurer des bénédictions. Au-delà de ses espérances, le geste de sa patronne venait de lui faciliter la vie. Que de choses peuvent être immédiatement réglées quand on est riche !

Le soir, père et fils étaient enthousiastes de quitter l'appartement à histoires. Disou avait vite fait d'empaqueter ses affaires et celles du petit, puis, ayant fait ses adieux à Jude et à sa petite amie Sophia, avait installé Biyi sur sa moto, calé devant, sur le réservoir, leurs affaires. Certes, c'était imprudent cette surcharge, mais il était tellement content qu'il estima inutile de faire deux voyages, entre l'ancien appartement et la résidence d'Omo Lara... un aller-retour simple avait été suffisant. Ce fut

ainsi que Disou changea, en même temps d'univers et de vie. La suite des événements allait le montrer.

Disou était un passionné de violon. Il avait toujours été attiré par cet instrument sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce qu'il correspondait, du moins, les notes qu'il libérait, à son tempérament d'âme torturée et esseulée, un homme ayant connu la douleur très tôt, la douleur de la séparation qu'impose la mort. Il avait appris à le jouer, après avoir acheté un d'occasion dans une brocante, sur un des nombreux marchés des objets-poubelles venus d'Europe. Mais aussi bizarre que ça puisse paraître, personne ne l'a jamais aidé à se l'approprier. Chaque fois que le cœur lui en disait mot, il s'installait à la terrasse de leur ancien appartement, attendait d'avoir couché le petit, puis se mettait à l'exercice. Parfois, les mélodies arrachées à l'instrument étaient mélancoliques, si tristes que Biyi, au milieu de la nuit, se réveillait et venait se jeter dans ses bras, comme si les sons lui rappelaient des événements affligeants. Or, c'est en jouant de cet instrument que le jeune homme se retrouvait,

donnait à son âme des moments d'échappée, des occasions de voyages et d'évasion intérieurs.

Chez Omolara, Disou n'allait pas échapper à cette habitude. La nuit de son arrivée, après avoir couché Biyi, Disou sorti son violon, puis, installé dans la cour, il commença à taquiner la muse. Peu à peu, les sons grimpaient l'air, puis se glissèrent discrètement dans la chambre d'Omolara. La jeune femme qui peinait à retrouver le sommeil, s'arracha de son lit, curieuse de savoir si le son venait de son nouveau locataire ou d'une des maisons voisines. Mais elle ne put aller loin avant de se rendre compte que c'était le chauffeur qui mettait un peu l'ambiance. A la fenêtre de sa chambre à coucher, elle le vit en train de jouer le violon. Mais elle ne lui enjoignit pas de cesser. Au contraire, elle se contenta de le regarder, d'admirer sa virtuosité. La lumière diffusée par la lune créait un contraste entre la peau cuivrée de l'artiste et le violon, ce qui mettait en évidence son corps d'athlète. La patronne de la maison écouta le chauffeur pendant de longues minutes et ne regagna son lit qu'après

que celui-ci, heureux de s'y être abandonné, avait rangé son instrument pour rejoindre son fils.

Le lendemain, Disou était le premier à s'être réveillé dans la maison. Après avoir fait prendre son petit déjeuner au petit, il se dépêcha de l'emmener à l'école avec sa moto, puis, revenu, il s'était mis à s'occuper de la voiture de sa patronne. Celle-ci, la veille, lui avait indiqué que c'était la Lexus qu'elle souhaiterait utiliser. Disou était tout soin avec le véhicule quand il vit apparaître la jeune femme bien en beauté avec un ensemble tailleur. Elle lui offrit son premier sourire de la journée et, alors que Disou s'empressa de lui ouvrir la porte-arrière pour qu'elle prenne, comme d'habitude, le siège du chef, elle fit « non » de la tête et lui indiqua le siège à l'avant, à côté de lui. Le jeune homme la regarda étrangement.

— Y a-t-il un problème ? lui demanda-t-elle.

— Non, Madame, répondit-t-il, embarrassé. C'est juste que je suis étonné.

— As-tu quelque chose contre le fait que je m'asseye à tes côté ?

— Euh…non, Madame !

Omo Lara se hissa aussitôt à bord. Disou referma doucement la portière, contourna le véhicule par l'avant et alla s'installer au volant. Un geste sur la clé-contact et le moteur vrombit. La Lexus démarra, sortit de la maison dont le grand portail lui avait été ouvert par le gardien et gagna la rue.

Au milieu du parcours, alors que les deux étaient silencieux, Lara ouvrit brusquement son sac à main, en retira un coupon de tissu « bazin » et le lui montra.

— Qu'est-ce que tu penses de ce tissu ? lui requit-elle.

— C'est très joli, lui fit observer Disou avec sourire.

— Très bien, je vais te trouver deux pagnes. C'est un cadeau.

Le papa de Biyi était tout étourdi. Cette générosité subite lui fit peur. Quoique content, il voulut savoir à quoi rimait ce don aussi stupéfiant qu'étrange.

— Madame, je ne comprends pas pourquoi vous êtes si bon avec moi ?

— Ah, c'est vrai, révéla la jeune femme, vous faites partie de ceux qui pensent que, quand tout paraît beau, il y a anguille sous roche.

Cette réflexion amusa beaucoup Disou qui renchérit :

— On dit que lorsque les bonnes choses vous arrivent, il faut aller interroger le Fâ pour savoir si vous le méritez.

Lara explosa de rire. Un rire aussi spontané que franc qui fit penser à une petite fille venant d'être gratifiée d'une poupée.

— Ce n'est pas ce que tu penses, expliqua-t-elle au bout de son hilarité ; en fait, j'apprécie ta compagnie et j'aimerais que tu me m'accompagnes à une réception ce soir.

— Une…une réception ?

— Tu as un bon couturier qui puisse te confectionner une tenue avant ce soir-même ?

Disou n'en revenait pas. Il balbutia :

— J'ai..oui…j'ai un couturier, mais je ne suis pas sûr qu'il puisse…

— T'inquiète; moi, j'en ai un très bon qui fera l'affaire. Je vais lui demander de nous attendre à la boutique.

Aussitôt, elle sortit son téléphone de son sac, composa un numéro et attendit. Pendant ce temps, Disou se projetait sur un petit nuage. Il se vit, élégant comme jamais, donnant le bras à cette magnifique créature, elle-même vêtue de manière sculpturale, dansant avec elle, la serrant dans ses bras. Pour la première fois depuis la disparition d'Agbékè, sa fiancée, il pensa à l'amour, le vrai, le pur, ce qu'aucune femme, depuis six ans, ne lui avait jamais inspiré. Peut-être se faisait-il un roman. Peut-être qu'aussi Lara appréciait sa compagnie et voulait simplement lui faire plaisir. D'ailleurs, étaient-ils, elle et lui, de la même classe pour que cette éventualité puisse se produire ? Et que dira, son violent d'ex, cet homme aussi vulgaire que minable qui voulait en découdre avec elle ?

Il était là, à se perdre en conjectures quand la voix de Lara lui fit :

— Attention, nous arrivons à la boutique. Il faut ralentir.

Disou n'avait pas le regard concentré sur le volant. Devant lui, en effet, la boutique de sa patronne, se dressait dans l'encolure de l'avenue Steinmetz, l'une des voies les plus parcourues de la ville. Le jeune chauffeur se rabattit sur la gauche et s'immobilisa à la devanture, sur le petit parking que le vigile, debout, avait dégagé.

— Tu vois, Disou, le couturier est déjà là, voici sa moto.

— Très bien, Madame, répondit-il.

— Après avoir garé, tu viens à l'intérieur, il va prendre tes mesures.

— Bien, Madame.

Temps 9

Biyi ne dormait pas. Encore vêtu de son uniforme d'école, il était assis sur le lit de leur chambre, les yeux admiratifs devant son père qui ajustait ses nouveaux habits sur son corps de sportif. Le couturier, en deux temps, trois mouvements, avait cousu un ensemble réussi qui lui donnait l'allure d'un prince. Le jeune homme regarda une dernière fois dans le miroir rectangulaire fixé dans le mur et se tourna vers lui :

— Comment tu me trouves ?

— Tu es très élégant, papa, complimenta le petit. Mais, tu sors ce soir, hein ?

— Oui, il le faut.

Biyi avait dans sa voix une pointe de tristesse

— Quand est-ce que tu reviens ?

— Il se peut que je revienne tardivement. Mais, t'inquiète, je vais te déposer à la boutique d'Iya Safi

Biyi avait changé de mine, ses yeux parurent être remplis d'un kilo d'amertume.

— Non, papa, s'opposa-t-il. Je ne veux pas aller chez Iya Safi. Je veux plutôt aller avec toi.

Disou se sentit embarrassé, il s'approcha du lit, lui prit le visage dans ses deux mains et lui dit :

— Biyi, tu ne peux pas aller avec moi. Je vais avec Madame.

— Mais Papa, depuis que nous habitons cette maison, tu ne sors plus avec moi.

Il avait l'analyse pointue, la vision d'une grande personne, ce petit. Disou savait qu'il le lui ferait remarquer un jour, mais ignorait que ça allait être si rapide. Il se leva, fit un tour dans la pièce et revint à lui, en s'agenouillant à hauteur de sa taille.

— Fiston, tu as parfaitement raison et tu m'en vois désolé. Très bientôt, nous allons recommencer à sortir ensemble. D'accord ?

Biyi baissa la tête, impuissant. Ses yeux venaient de libérer de petites larmes qui mouillèrent ses petites joues rebondies.

***

La réception se tenait dans un hôtel, l'un des plus luxueux et réputés de la ville. Situé au bord de la mer, il drainait d'habitude les politiques, hommes d'affaires et gens de la haute société. Pour la soirée, il n'y avait que des dames d'un certain âge, des cinquantenaires précisément, toutes aussi riches les unes que les autres.

Dans la salle de réception, la plus immense de l'hôtel, un podium avait été dressé pour la circonstance. Une artiste de la chanson y prestait avec son groupe, un orchestre avec des musiciens d'une grande virtuosité qui égayaient la salle par des tubes des années quatre-vingt.

Comme Disou l'avait rêvé, il était avec Lara, mais au contraire de ce qu'il avait vu en songe, ce n'était pas la jeune femme qu'il avait au bras ; c'était plutôt elle qui le tenait par la main. En réalité, le compagnon d'un soir de la commerçante était intimidé de se retrouver dans ce milieu auquel il n'était guère habitué. Quoique faisant des efforts

pour être à la hauteur, il paraissait détonné aux yeux de certaines invitées. D'ailleurs, très vite, une dame venait d'apparaître, une amie de Lara qui était heureuse de la rencontrer. Les deux s'embrassèrent, échangèrent pendant quelques instants, puis la dame entraîna à l'écart Lara, laissant seul et presque perdu le jeune homme.

— Une boisson, ça vous dit ?

Disou se tourna rapidement et fit face à Abé, une autre dame luxueusement endimanchée et excessivement maquillée. Elle avait le sourire jusqu'aux oreilles, tenant en main une coupe à demi-remplie de champagne.

— Oui, merci.

La dame le conduisit au bar situé dans un angle de la grande salle. La fête battait son plein. Au fur et à mesure que la nuit s'allongeait, les invités venaient grossir le rang de ceux qui étaient déjà et l'orchestre redoublait de vigueur dans l'interprétation des morceaux. La dame prit un verre de champagne sur le comptoir du bar et l'offrit à Disou.

— Je me prénomme Abé, lui fit-elle.

— Moi, c'est Disou.

— Enchantée !

Elle trinqua avec lui, se tourna vers le groupe de femmes vers lequel Lara venait d'être conduite par son amie. C'étaient de vieilles connaissances à en croire les accolades qu'elles s'échangeaient, les élans de surprise que les unes faisaient aux autres, les éclats de rire que chaque rencontre provoquait. Abé réussit à orienter le regard de Disou vers elles.

— Est-ce là votre épouse ? lui demanda-t-elle.

— Qui ? sursauta le mécanicien chauffeur.

De son doigt onglé de vernis rose, la cinquantenaire pointa la main en direction de Lara.

— Cette dame assise là-bas.

— Non, c'est ma patronne, avoua sans circonvolution de langage le jeune homme.

L'étonnement était total dans le visage d'Abé. Elle se retourna, le regarda de la tête au pied comme si elle voulait se convaincre de cette révélation. Le barman les interrompit aussitôt en les sollicitant pour un autre verre. Disou expédia le contenu de

sa coupe et prit la deuxième qu'on venait de lui servir. Mais ce n'était pas du champagne, c'était de la bière.

Au bout d'un moment, après quatre tournées, les sens des deux commencèrent à flotter. Ce fut l'occasion pour chacun d'eux d'oser ce que leur état normal ne pouvait pas les entraîner à faire. La cinquantenaire, d'instinct, lui tendit la main :

— Est-ce qu'on peut danser ?

Mais le jeune mécanicien était encore tout timide, engoncé dans ses principes. Il promena les yeux autour de lui et croisa de l'autre côté, le regard de Lara. Celle-ci, depuis sa table, jetait de temps en temps un œil sur lui. Elle ne lui paraissait pas très enchantée qu'il soit en bonne compagnie. Disou, comme pour se préserver d'un reproche qu'elle ne manquerait pas certainement de lui faire, se tourna vers son interlocutrice et lui dit :

— Merci pour l'invite, mais je ne peux pas.

— Cela gênera ta patronne, n'est-ce pas ?

— Non, je…

— Alors, viens !

Abé le prit par la main. Après avoir vidé son verre, elle l'entraîna vers la piste de danse située au milieu du hall, à quelques coudées du podium. Des couples y dansaient déjà, portés par le rythme du morceau qui était en train d'être exécuté.

Lara vit, depuis la table, les deux se trémousser. Son cœur sembla s'étourdir et sans s'en rendre compte, elle s'excusa auprès de ses amies et se leva.

L'orchestre avait changé de registre. Du rythme dansant, ils étaient passés à un morceau lent, un slow qui exigeait des danseurs un duo plus serré, un corps à corps plus chaleureux. Abé n'hésita pas à plonger dans les bras de son cavalier. Devant sa timidité, elle lui passa la main gauche autour du cou, puis la droite sur la hanche, l'accrochant dans l'angle. Disou se laissa faire, ses deux bras enserrèrent les reins de la dame, puis, en total équilibre avec son corps, se mit à la faire tanguer. Alors que les deux étaient emportés, que la musique s'accordait à leurs pas, ou leurs pas à la musique,

ils sentirent une main intruse se poser sur l'épaule de Disou.

— Puis-je danser ce morceau avec lui, s'il te plait ? fit une voix sèche.

Abé se retourna et vit, à côté d'eux, Lara, tout sourire, la posture déterminée et sereine. Disou échangea un regard désolé avec Abé qui, sans rechigner, mais apparemment déçue, se retourna, laissant le jeune homme dans les bras de la nouvelle venue.

Lara sentit le cœur de Disou battre plus que de retenue. En écrasant sa poitrine contre la sienne, elle découvrit le trouble des amours naissantes envahir son cavalier. Elle ne le fit pas danser sur la musique. Elle était en train simplement de la provoquer, d'allumer ses sens pour ensemencer en lui ce qui, dès lors, s'annonçait comme inéluctable entre eux : l'amour, à moins que ça ne soit du désir sexuel. Disou ne se laissa plus intimider : il était maintenant clair dans sa tête qu'elle voulait de lui. Son sexe, devenu raide à travers la cotonnade de

son habit, lui effleura le bas-ventre. La jeune ferma les yeux et laissa sa tête se poser sur son épaule, buvant, en se pressant davantage contre son corps, son odeur de mâle en chaleur.

La soirée, comme pressentie, se termina dans le lit de Lara. Disou ne sut comment il avait conduit la Lexus, il ne sut en combien de temps il avait avalé la distance séparant l'hôtel de la maison. La tête en feu, les yeux guidés par les images érotiques que le corps de Lara lui laissait deviner, il parvint à la maison, une main sur le volant, la deuxième dans le soutien-gorge de sa patronne. Le lit de Lara dans lequel il se retrouva fut l'ultime arrêt de ce voyage nocturne. Ils se livrèrent à un corps à corps époustouflant, fouillant leurs sens comme si c'était la dernière fois de leurs vies qu'ils avaient à tirer de leurs corps le maximum de plaisir.

Le lendemain, Disou se surprit sur le lit de sa patronne. Bien plus, Lara avait couché sa tête sur sa poitrine, dormant paisiblement, les pores épanouies. Non, ce n'était pas possible. Lui, avec cette femme sculpturale ; lui, avec ce beau visage ; lui,

avec cette riche ; lui, avec sa patronne… Il regarda lentement tout autour de lui, tentant de se faire à l'idée qu'il ne rêvait pas, qu'il était dans une réalité sublime à laquelle il devrait se faire.

Soudain, ses yeux s'élevèrent vers la fenêtre, perçurent la raie lumineuse du soleil qui venait expirer dans la pièce. Non, trois fois non : il avait oublié son fils, il avait oublié que le pauvre avait été confié la veille à Iya Safia. Certes, il était en bonnes mains, mais le petit avait refusé d'y aller, pleurant à chaudes larmes de rester, lui, en sa compagnie.

Il se tourna rapidement, chercha, au sol, ses vêtements dont il s'était défait la veille dans la confusion. Ils étaient par terre, semés ça et là sur son parcours. Ceux de son amante aussi. Disou se leva, enfila ses habits, de même que ses chaussures et voulut se risquer hors de la pièce. Mais Lara qui s'était aussi réveillée, lui lança :

— Où est-ce que tu vas ?

— Je vais chercher mon fils, lui répondit-il.

— Reviens au lit, s'il te plait.

— Je ne peux pas. Mon fils sera en train de m'attendre.

Il se rappela qu'il n'avait pas fait ses ablutions. La porte de la salle d'eau était ouverte. Il s'y engouffra, prit ses aises et en sortit au bout de quelques minutes.

— Prends la voiture, lui suggéra Lara.

— Quoi ?

— Prends la voiture pour que tu puisses vite revenir.

Le jeune mécanicien récupéra le trousseau de clés sur la table, et pressa le pas vers la sortie. Mais la voix de sa patronne le rattrapa :

— On ne va pas sortir aujourd'hui. Quand tu seras de retour, nous allons déplacer tes effets personnels de la dépendance pour les amener ici ; dans ma chambre. Qu'est-ce que tu en dis ?

Disou resta très immobile pendant un moment, la regardant avec incrédulité. Puis, il fit :

— Nous verrons !

Il se retourna et s'en fut. Lara s'étira sur lit et se recoucha sur le dos avec, sur le visage, une expression totale de satisfaction.

Temps 10

Retour dans le présent.

Un présent douloureux fait de la présence à l'hôpital du vieil homme, Disou. Car, en effet, des années s'étaient écoulées après le drame qu'il a subi, les années s'étaient écoulées après qu'il eut fait papa-couveur et gâteau près de son garçon, Biyi.

On se souvient qu'il avait été victime d'un accident domestique. On se souvient qu'il avait été transporté en urgence. On se souvient qu'après les soins, il avait été installé dans une chambre. Son fils Biyi était allé le voir, était resté à son chevet, vivant comme s'il s'était fondu dans son corps, toutes les frayeurs que le père avait connues, toutes les douleurs qui agitaient son corps, toutes les courbatures intérieures dont son âme avait été le foyer.

Il avait dormi tout le temps. Après l'opération subie, il était retombé dans la torpeur, puis au bout de quelques heures, s'était réveillé. A côté de lui, un écran qui contrôlait tout : son évolution cérébrale, sa tension artérielle, les mouvements de son cœur. Soudain, l'appareil se mit à émettre des bips. C'est alors qu'il ouvrit les yeux et regarda tout autour de la salle vide. Puis, il essaya de se lever du lit, tout en articulant un nom :

— Biyi ! ... Biyi !

Les bruits furent perçus de l'autre côté et la porte s'ouvrit brusquement sur une infirmière qui entra dans la salle, paniquée. Elle était étonnée de voir le vieil homme s'efforçant de se redresser et de s'asseoir sur le lit. Elle s'approcha de lui, et, plutôt que de l'aider à trouver la position qu'il recherchait, le fit s'allonger au contraire sur le dos.

— Papa, qu'est-ce que vous essayez de faire ?

— Je veux me lever, parvint-il à articuler. Je veux m'en aller d'ici.

— Vous ne pouvez pas, papa. Vous êtes trop faible.

Elle fit le tour de lit et pressa une touche sur la machine. L'écran cessa de pleurer, d'émettre les bips désagréables dans les oreilles.

— Où est mon fils ?

L'infirmière se tourna lentement vers lui :

— Il a reçu un coup de fil en urgence et est parti. Il a promis revenir le plus tôt possible.

La porte s'ouvrit de nouveau. C'était au tour du médecin de venir vérifier l'état du malade. Suivi d'une infirmière dans les mains desquelles se trouvait un petit plateau rempli de médicaments, il rejoignit la première infirmière et, penché sur le lit, se mit à examiner le vieil homme.

***

La voiture de Shadé s'était immobilisée devant la maison du père de son fiancé. Biyi, lui-même, arriva sur les lieux. Shadé l'avait appelé d'urgence, lui disant qu'elle avait des choses importantes à lui dire. Et il avait interrompu sa présence auprès de son père à l'hôpital en lui indiquant qu'il ne

pouvait que la rencontrer à un seul endroit de la ville, la maison de son père. Il éteignit le moteur de son véhicule, en descendit au même moment où la jeune femme s'approcha elle aussi, un petit sachet sous le bras. Shadé n'avait pas quitté cet air bougonneur qu'elle affichait ces derniers temps. Depuis qu'ils s'étaient disputés à propos de la place que son beau-père allait avoir désormais dans leur nouvelle maison, elle n'arrêtait pas d'arborer cette mine d'enterrement.

— Comment se porte ton père maintenant ? demanda-t-elle avec la même expression dédaigneuse.

— Il va maintenant mieux, répondit le jeune homme de façon toute aussi neutre.

Biyi ouvrit le portail de la maison et y entra. A sa suite, Shadé le suivit. Ensemble, les deux arpentèrent les trois petites marches de l'escalier du bâtiment central et gagnèrent la terrasse. La porte du salon n'était fermée qu'à un seul tour, le jeune homme accéda au salon et, encore une fois, en admira les couleurs sobres. Shadé, elle, se rendit

dans la cuisine, y défit le sac qui contenait des bouteilles de soda, du Coca-Cola qu'elle ramena. Elle en ouvrit une et remit l'autre à Biyi. Mais le jeune homme n'eut pas le temps de porter la bouteille à la bouche, elle l'apostropha :

— Alors, as-tu déjà pris une décision pour savoir avec qui des deux tu aimerais rester, ton père ou moi ?

Biyi était abattu. Il pensait qu'elle allait mettre de l'eau dans son vin dans son entêtement à vouloir séparer son mari de son père. Mais décidément, le temps de réflexion qu'il lui a donné ne semblait pas avoir servi à grand-chose.

— Oui, j'ai pris la décision, expliqua-t-il, je me suis rendu compte que ce n'est possible ou même juste de ma part de quitter mon père. Ainsi donc, je… j'ai décidé d'annuler nos fiançailles.

Les yeux de Shadé faillirent prendre feu.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

— Non, je suis tout ce qu'il a de sérieux, et il est hors de question que je l'abandonne dans sa vieillesse pour toi.

— Cela signifie que tu ne m'as jamais aimée et que tu me trompais tout le temps.

— Non, je t'ai aimée et continue toujours de t'aimer. Cependant, si tu m'aimes autant que je t'aime, tu devrais également accepter mon père.

Shadé ne retint pas ses larmes.

— Ecoute Biyi, ce n'est pas que je ne l'aime pas ou que je le déteste, expliqua-t-elle entre deux hoquets, réfléchis à ce que sa présence à nos côtés pourrait avoir comme interférence sur notre vie conjugale.

— Et rien que pour ça, je dois l'abandonner ?

— Il peut continuer d'habiter dans cette maison ou retourner au village.

— Non, Shadé ! Tu te souviens de ce que tu m'avais dit l'autre jour ? La vie est une question de choix; certains sont faciles à faire, d'autres non. Shadé, j'ai fait mon choix.

— Et c'est ton père !

— Oui, c'est mon père !

Shadé resta immobile pendant un moment, le regardant fixement avec ses yeux de matou. Puis,

elle se tourna et prit la direction de la sortie. Mais le jeune homme ne lui fit aucun signe, ni ne détacha ses lèvres pour en sortir un mot. Elle attendit au seuil, puis sentant que tout était joué, elle s'en fut.

Curieusement, quand elle partit de la maison, le jeune homme sentit comme un soulagement. Il eut l'impression qu'il venait de se débarrasser d'une grosse boule qui lui obstruait l'œsophage. Il se tourna, chercha sur le mur, le portrait de son père. En effet, sur la gauche, proche d'une pendule murale vieille de trente ans, trônait un cliché du père soigneusement encadré. Disou, la cinquantaine achevée, montrait sa beauté encore alerte, sa moustache semée de gris, sa tonsure généreuse. Biyi était convaincu que grâce à lui, grâce à sa ténacité, envers et contre tous, il l'avait préservé du pire.

Il se remémora alors la scène et la discussion qu'il avait vécues et qui ressemblaient à celles qu'il venait de vivre avec sa fiancée Shadé. Une discussion proche de l'altercation que son père avait

vécue avec Omo Lara, quand tous deux résidaient dans la maison de la commerçante.

Cette nuit-là, Biyi, endormi seul dans le lit dans la dépendance que tata Omo Lara leur avait concédée, s'était réveillée soudainement.

— Papa, papa ! qu'il s'était mis à crier.

Puis, s'apercevant qu'il était tout seul, il s'était levé du lit et était sorti de la chambre. Ce fut, en cherchant son père qu'il entendit, venant de la chambre que celui-ci partageait la nuit avec tata Omo Lara, la discussion chaude sur son avenir.

— Ce n'est pas que je n'aime pas avoir des enfants autour de moi, mais tu ne penses pas que sa présence risque de nuire à notre relation.

— Qu'est-ce que tu racontes-là, ma chérie ?

— C'est vrai, c'est difficilement que tu as du temps pour moi. Tu prêtes beaucoup plus attention à ton fils qu'à moi.

— Ce n'est pas vrai.

— Bien sûr que c'est vrai !

— Supposons que tu aies raison, que veux-tu que je fasse ?

— Il faut le ramener à ta mère au village.

— Comment ?

Biyi entra dans la pièce communiquant avec la chambre à coucher ; sur la pointe des pieds, il s'avança, risqua un œil par l'embrasure de la porte et les vit, certes, face à face sur le lit, mais dans une posture qui faisait penser à un échange plutôt heurté.

— Quelle raison donnerai-je à ma mère en le ramenant ? demanda Biyi.

— Tu lui diras qu'il a besoin d'affection et d'attention et qu'elle est la seule qui puisse les lui donner, expliqua la jeune femme.

— Tu penses que Biyi en serait content ?

— Et pourquoi ne serait-il pas content ? Tu as ta propre vie à vivre.

— Tu as raison !

— Si tu le ramènes chez ta mère au village, nous pourrons toujours aller lui rendre visite et lui-même, peut venir par moments ici.

— C'est vrai !

Lara leva les deux bras, s'approcha de lui et se laissa tomber sur sa poitrine. Disou ne résista pas à l'envie de l'embrasser.

— Tu as raison, conclut-il, demain, je l'amène au village !

Et il se leva, sortit du lit, enfila une chemise et un pantalon. Biyi qui n'avait perdu aucune seconde de la scène, s'éloigna du bout des pieds. Il se rendit compte que cette réponse servie par son père risquait de tout chambouler dans sa vie. Une nouvelle fois, son univers allait changer.

***

Iya Olobi avait pris de l'âge. Ses cheveux qu'elle cachait sous sa coiffure « guélé » négligemment posée sur son crâne, avaient nettement blanchis, pareils à du kaolin. Les traits de son visage avaient été approfondis comme si quelqu'un les avait tracés au couteau. Assis dans la cour en train de casser des cosses de noix de kola, elle vit arriver une voiture, la Mercédès Benz d'Omolara conduite

par Disou. Elle interrompit son entrain et tenta d'identifier le chauffeur, mais les vitres sombres du véhicule l'en empêchèrent. La voiture s'immobilisa à quelques mètres d'elle. Aussitôt, les deux portières avant s'ouvrent, libérant Disou d'un côté et Biyi, de l'autre. Iya Olobi se leva et se précipita vers eux, malgré les rhumatismes qui rendaient ses gestes douloureux.

— Mémé ! ...Mémé ! exultait, déjà, le petit.

— Mon fils, Biyi ! ...Mon fils, tu es le bienvenu.

Disou écarta les bras et engloutit sa maman sur sa poitrine au même moment où le petit s'enfermait dans l'odeur de sa grand-mère. Après ces effusions, Iya Olobi leur offrit des sièges. Elle se tourna vers le jeune mécanicien.

— Je suis restée dans l'attente de l'arrivée de Biyi depuis que tu me l'avais annoncée ici. Mais les écoles n'ont pas encore fermé les portes pour les vacances. Pourquoi l'as-tu ramené maintenant ?

Disou émit une longue et profonde inspiration et expliqua :

— Maman, l'entreprise dans laquelle je travaille m'envoie à l'étranger pour une formation en mécanique industrielle pour une durée de quatre ans.

Iya Olobi fut enthousiasmée par la nouvelle. Elle éructa presque :

— Tu voyages à l'étranger, dis-tu ?

— Oui, maman. Alors, je veux qu'il vienne vivre ici jusqu'à mon retour.

Iya Olobi avait l'air d'une gamine, elle riait, heureuse que, non seulement son fils ait eu de la promotion, mais aussi qu'il puisse bénéficier d'un stage à l'étranger.

— C'est tout ?

— Oui, maman !

La vieille femme tapota la joue gauche de son petit-fils et se tourna vers son père :

— Disou, cette maison vous appartient à Biyi ainsi qu'à toi. Même si tu ne voyageais pas à l'étranger, Biyi peut vivre avec moi jusqu'à ce qu'il grandisse. Après tout, il est mon petit-fils.

— Merci, maman !

Elle orienta aussitôt le regard vers la voiture qu'il avait conduite jusqu'à elle.

— Est-ce la tienne ?

— Non, elle appartient aux gens avec qui je travaille.

— Ils ont beaucoup d'argent apparemment.

— Oui, maman.

Iya Olobi afficha soudainement une expression sérieuse, obligea, en lui prenant la main, son fils à se lever et à l'accompagner sur une distance :

— Disou, ton fils Biyi est maintenant assez grand : quand veux-tu épouser une autre femme et me donner plus de petits enfants ?

Là-dessus, le jeune homme esquissa un sourire et, pour calmer sa mère, lui fit :

— Bientôt, maman ! ...Très bientôt !

Disou s'était réinstallé dans sa voiture. Il avait passé deux heures avec sa maman et son fils et devrait rentrer à Cotonou. Il avait déjà allumé le moteur du véhicule et s'apprêtait à prendre le large. Mais plus, il s'attardait, plus les idées d'abandon de son fils venaient le heurter, provoquant en son

for intérieur un malaise insupportable. Pourquoi allait-il renoncer à ce qu'il avait considéré jusque-là comme une loi sacro-sainte ? Son enfant allait-il, une seconde fois, rester loin de lui, de son affection ? Personne, depuis, n'avait jamais réussi à les séparer, ni même à créer une césure entre eux. Et pourquoi cédait-il à cette Omo Lara ? Certes, elle était un bon parti pour lui-même : en temps ordinaire, combien d'hommes ne vendraient pas leurs enfants pour être dans ses bonnes grâces, juste pour passer une nuit avec elle ? Et lui avait tout d'elle, l'amour, l'argent et le reste. La seule chose qui lui manquerait, c'était la quiétude liée à ce qu'elle n'a de cesse de lui demander : le départ du petit Biyi. Mais, le jeu en valait-il la chandelle ? Le sacrifice qu'elle lui demandait n'était-il pas trop grand et même périlleux ?

Iya Olobi n'avait plus la poigne de la femme qu'elle était quand il fallait discipliner l'enfant récalcitrant que lui-même avait été ; elle n'avait plus l'énergie de la dame qui lui faisait reprendre plusieurs fois la même tâche domestique ou aca-

démique, consciente que la pédagogie reste l'art de la répétition. Lui, était en pleine faculté de tous ses sens. Non, il n'allait pas faire plaisir à la commerçante pour des raisons platement subjectives. Non, il valait mieux pour lui de repartir à Cotonou.

— Biyi, appela-t-il de toutes ses forces.

— Je suis ici, fit le petit garçon qui sortit précipitamment de la chambre de sa grand-mère.

— Va me reprendre ton sac, lui dit-il ; Iya Olobi, aide-le à ramener son sac, nous repartons.

La grand-mère était confuse. Ne comprenant rien, elle quêta dans les yeux de son fils les réponses qu'elle lui devait pour justifier ce revirement, cette décision soudaine. Disou se contenta de lui dire :

— Maman, j'allais faire une bêtise, il faut que je récupère Biyi. Tout ce que je t'ai raconté n'était que des bobards. Je t'expliquerai après. Biyi, qu'attends-tu ? On repart !

***

— Merci beaucoup, Papa. Peut-être que si tu avais écouté cette femme, tu aurais pu ruiner ma vie, et j'aurais été transformé en une personne tout à fait différente.

Biyi regardait toujours le portrait sur le mur. Ses yeux dans ceux du vieil homme, il semblait converser avec lui comme quand il leur prenait, ces derniers temps, de discuter comme de vieux complices.

Mais, son téléphone, soudain, se mit à sonner. Il sortit de sa poche son appareil, écouta en silence son correspondant pendant un moment, puis son visage s'illumine tout d'un coup. C'était le docteur qui l'appelait pour l'informer de l'évolution du cas de son père.

— Merci beaucoup, docteur, répondit-il, s'il vous plait, dites-lui que je suis déjà en route. … Oui, je serai avec lui dans un instant.

***

Deux jours plus tard, le vieux Disou sortait de l'hôpital. Biyi en était tout particulièrement heureux. Dans sa voiture, le convalescent paraissait tout sourire, retapé comme jamais, même si la bande qui protégeait sa blessure au crâne, était encore visible. Mais papa n'était pas seulement content pour sa sortie d'hôpital, il l'était tout aussi pour la rutilante voiture dans laquelle son fils le conduisait. Lui qui avait été chauffeur dans sa vie, qui avait conduit les caisses les plus luxueuses, le charme et le confort du véhicule ne pouvaient pas le laisser indifférent.

— Dis-moi, fiston, finit-il par dire, c'est ta nouvelle voiture ?

— Oui, répondit Biyi, elle est magnifique, n'est-ce pas ?

— Merveilleuse !

— Mais ce n'est pas pour moi, papa, c'est pour toi. Je viens de l'acheter juste ce matin pour toi.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas, fiston !

— Non, c'est vrai, papa. C'est pour toi !

Biyi ralentit et, trouvant, sur la droite, un bout de trottoir où s'arrêter, immobilisa la voiture.

— Tu te rappelles, père, de ce que je t'avais dit un jour quand, pour la première fois, tu étais venu me chercher à l'école dans une Lexus ?

— Tu m'avais dit qu'un jour, quand tu seras grand, tu m'offrirais une voiture toute aussi belle.

— C'est l'heure de tenir ma promesse.

— Que Dieu te bénéfice, mon fils, fit le vieil homme, une larme au coin de l'œil.

Disou s'approcha de lui et lui fit une accolade.

— Maintenant, c'est à toi de conduire, papa. Veux-tu l'essayer ?

— Avec plaisir, mon fils.

L'air toujours très enthousiasmé, le vieil homme descendit du véhicule, s'installa au volant tandis que son fils, Biyi, prenait sa place, à côté.

— C'est une très belle caisse, sourit-il encore, je ne saurais jamais te remercier. C'est une folie que d'avoir acheté ça.

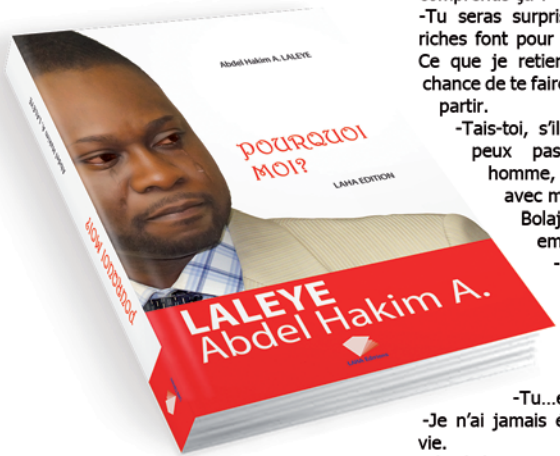
Biyi garda le silence pendant un moment. Puis, sa voix devint calme et sentencieuse.

— Papa, tu le mérites largement, je ne sais ce que je pourrais t'offrir pour te remercier de tout ce que tu m'as fait. Quand tu étais alité, je me suis rendu compte de combien tu m'es cher. J'ai également appris comment ma vie aurait pu se transformer si tu avais écouté Tata Lara et si tu avais fait un autre choix.

— Voyons, fiston, mes choix, je les ai faits en toute connaissance de cause, même si parfois, certains avaient été délicats. Mais je les assume. La vie est une grâce et les choix qu'on fait sont des parures que l'on met à l'âme. Merci à toi, petit prince.

DÉJÀ PARUS

POURQUOI MOI



«-Il m'a proposé de coucher avec lui, contra la jeune femme. Partager son lit, tu comprends ça ?

-Tu seras surprise d'entendre ce que les riches font pour avoir la fortune, fit Bolaji. Ce que je retiens, c'est que tu as eu la chance de te faire de l'argent et tu l'as laissé partir.

-Tais-toi, s'il te plaît, tais-toi ! Tu ne peux pas accepter qu'un autre homme, à cause de l'argent, couche avec moi, hein !

Bolaji émit un rire sardonique et embraya aussitôt.

-Pour quinze millions, ma chère, je suis même prêt à l'aider en tenant ta jambe. Bon Dieu, tu fais comme si on n'avait pas assez de problèmes !

-Tu…es sérieux, Bolaji ?

-Je n'ai jamais été aussi sérieux dans ma vie.

Dégoûtée, la jeune femme s'effondra à nouveau dans le canapé. Des larmes s'étaient mises à couler de ses yeux ».

Pour gagner facilement de l'argent, Bolaji oblige sa femme, Asaké à passer la nuit avec un riche homme d'affaires contre quinze millions de francs. Enceinte, la jeune femme est répudiée par le mari et se retrouve dans la rue, avec ses deux enfants… Ce roman est un hymne à la gloire de la femme, mais aussi une leçon d'humanisme, de courage et d'humilité.

AIMER DE NOUVEAU

Comment vivre son mariage lorsqu'on est géographiquement séparés ? Comment sauver son couple lorsque l'un retourne au pays pour s'inventer une nouvelle vie alors que l'autre préfère rester en terre étrangère, préoccupée par sa carrière professionnelle ? Que faire de chaque côté pour ne pas tomber dans les tentations d'une aventure extraconjugale alors que l'absence de l'autre pèse sur soi autant qu'un boulet ?

Empêtrés dans cette balançoire de la vie à deux, entre la Côte d'Ivoire et le Bénin, Goké et Antonia ne font rien pour éviter la rupture. Mais au moment où l'inévitable doit se produire, les deux parviennent à trouver la force nécessaire pour se réconcilier. Ce combat aussitôt terminé, se profile un autre, plus éprouvant : l'incapacité pour eux de faire ensemble un enfant…

Aimer de Nouveau est un roman à tiroirs. Histoire d'amour, combat contre la solitude et l'intolérance d'une société arquée sur ses traditions, il apparaît surtout comme une invitation à assumer son destin, quelle qu'en soit l'issue.

L'AMI INTIME

Prince et Adjaï sont les meilleurs amis du monde. Le premier est chef service dans une entreprise, le second, chômeur invétéré. Déçu de ne pas disposer d'une aide conséquente de Prince pour se lancer dans les affaires, Adjaï se tourne vers un babalao pour devenir riche. Le prêtre lui propose de lui confectionner un charme avec son propre sperme recueilli sur les cuisses d'une femme enceinte avec qui il aurait couchée. Adjaï est désespéré. Mais un matin, il découvre que Fumikè, l'épouse de son meilleur ami, est enceinte. Celle-ci dont les fausses couches sont devenues répétitives, est une victime toute trouvée. Il abuse d'elle de manière rocambolesque. Mais entretemps, Prince lui accorde un prêt de douze millions pour l'aider à lancer son entreprise. Pour Adjaï, il faut arrêter l'autre processus. Mais le Babalao lui annonce que les dés sont déjà jetés.

Histoire sur l'amitié et la confiance trahie, ***L'ami intime*** explore les arcanes de la société moderne que nos traditions et nos cultures subvertissent du fait de nos mentalités. Entre ambition démesurée et croyances ancestrales, rires et larmes, ce drame qui traduit les appétits contre-nature des hommes dans leur désir de possession, se révèle comme une véritable leçon de choses.

TOURBILLONS

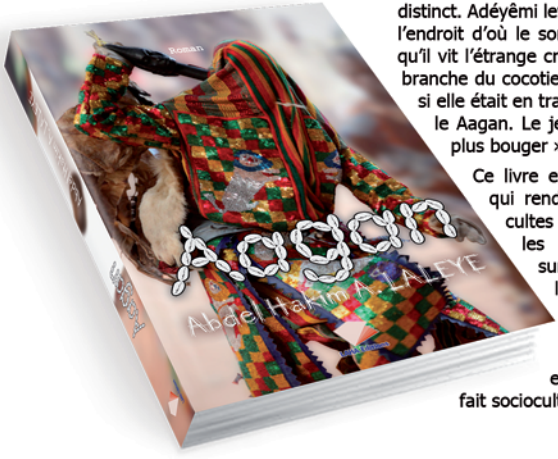
Revenue de l'Europe pour participer au mariage de sa demi-sœur Abakè, Abbey, jeune africaine et moderne, caresse secrètement le rêve de retrouver son amour de jeunesse, Ola, dont elle avait perdu trace depuis huit ans. Le lendemain de son arrivée, sa sœur l'appelle pour lui présenter l'heureux élu. C'est la stupeur. Le futur beau frère n'est autre que son ex, Ola.

Confus autant que bouleversé, Ola apprend l'existence de Délé, un enfant issu de ses amours avec la jeune femme et qui lui ressemble trait pour trait. Remonte alors à la surface la passion qui l'avait habité envers Abbey. S'il envisage un instant de se remettre avec elle, il opte finalement pour le mariage avec sa fiancée du moment.

Mais l'autre, folle de rage, ira s'attacher les faveurs d'un marabout pour briser cette relation et inverser le cours des choses. Dans la famille, le tourbillon est déclenché. La force adverse va lui aussi contre attaquer.

Roman de mœurs, récit de rivalité, cette œuvre s'inscrit dans la lignée des fresques amoureuses que les forces surnaturelles viennent entretenir ou subvertir, au nom d'une logique de passion monstrueuse. Les liens familiaux, quoique sacrés, ne résistent pas à cette intrigue. Bien au contraire, ils lui servent de terreau et lui donnent finalement un ton épique. ***Tourbillons*** est un thriller émouvant, divertissant et captivant.

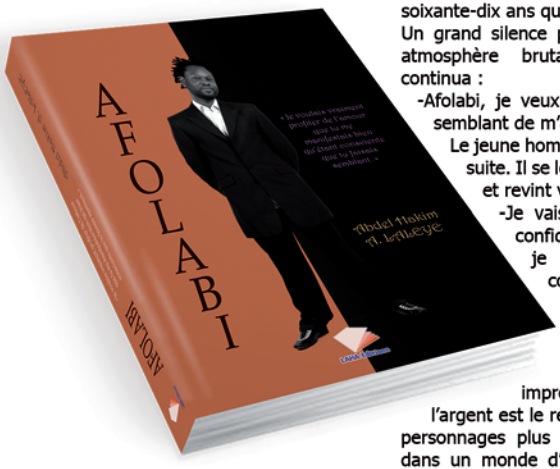
AAGAN



« Adéyêmi resta ainsi sans bouger, sans parler. Soudain, le bruit se fit de nouveau entendre. Cette fois-ci, il était plus fort, plus distinct. Adéyêmi leva lentement la tête vers l'endroit d'où le son provenait : c'est alors qu'il vit l'étrange créature, perchée sur une branche du cocotier, la tête en bas comme si elle était en train de le regarder. C'était le Aagan. Le jeune homme ne pouvait plus bouger ».

Ce livre est un roman d'initiation qui rend hommage à l'un des cultes les plus spectaculaires et les plus complexes. C'est surtout un regard de l'intérieur porté par un connaisseur, qui, au-delà des danses et chants que ce culte entretient, témoigne d'un fait socioculturel extraordinaire.

AFOLABI



« -Je voulais vraiment profiter de l'amour que tu me manifestais bien qu'étant consciente que tu faisais semblant. Je voulais que le jeu continue, convaincue que mon fric pouvait me le garantir. Exactement comme dans les couples dépareillés où la jeune femme de dix-huit ans jure aimer le vieillard de soixante-dix ans qui l'a épousée.

Un grand silence plongea la salle dans une atmosphère brutalement lourde. Adjokè continua :

-Afolabi, je veux que tu continues à faire semblant de m'aimer.

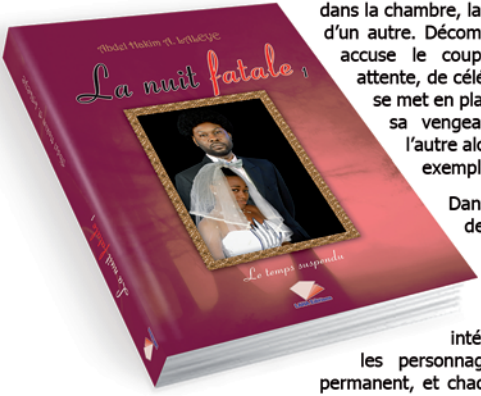
Le jeune homme ne répondit pas tout de suite. Il se leva, fit un tour dans la salle et revint vers elle, mais accroupi.

-Je vais te faire moi-même une confidence, ma chérie, lui fit-il : je ne peux pas non plus continuer à faire semblant… »

Ce roman qui traque les sentiments les plus improbables dans un couple où l'argent est le ressort principal, campe des personnages plus vrais que nature englués dans un monde d'apparence où le bonheur n'est jamais là où on croit le trouver.

LA NUIT FATALE 1

Le temps suspendu

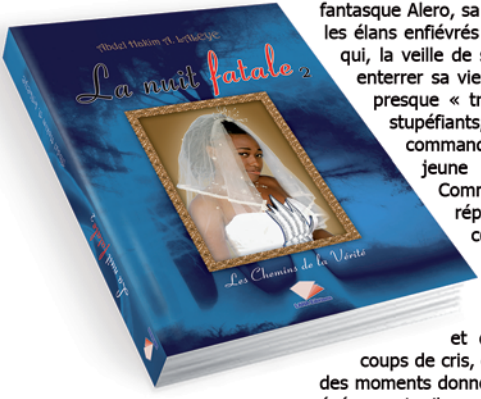


Ils sont beaux, jeunes, promis à un bel avenir et veulent échanger leurs vœux devant Dieu et devant les hommes. La veille, alors que l'homme s'apprête à aller enterrer sa vie de garçon en compagnie de ses amis, il fait un tour chez sa fiancée. Stupeur : dans la chambre, la future mariée est dans les bras d'un autre. Décomposé, révolté, le jeune homme accuse le coup, mais décide, contre toute attente, de célébrer le mariage. En lui, un plan se met en place. Jusqu'où ira-t-il pour nourrir sa vengeance ? Pourquoi faire souffrir l'autre alors qu'on n'est pas soi-même un exemple de vertu ?

Dans le tome 1 de cette saga, les deux personnages se livrent, sans réserve, à un combat de nerfs. Si, pour l'homme, ce combat est physique et explosif, pour la femme, il est subtil et intérieur. Mais chaque pas posé par les personnages se transforme en conflit permanent, et chaque situation, en un volcan qui explose.

LA NUIT FATALE 2

Les Chemins de la Vérité

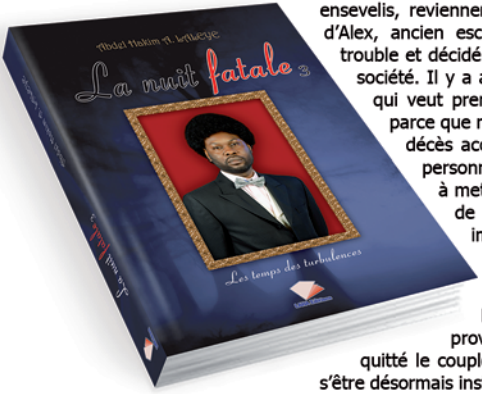


Séparé d'Ibironkè, son épouse, Délé Craig, patron d'une entreprise de BTP, pensait trouver le réconfort dans les bras d'une autre femme, en se lançant tout azimut dans les aventures extraconjugales. S'il rejette les avances de la fantasque Alero, sa secrétaire au bureau, il préfère les élans enfiévrés de Buiki, la jeune femme avec qui, la veille de son mariage, il pensait pouvoir enterrer sa vie de garçon. Mais Alero se sent presque « trahie ». Arrêtée pour trafic de stupéfiants, elle accuse Délé d'en être le commanditaire. La police appréhende le jeune homme et le fait incarcérer. Commence pour Ibironkè, la femme répudiée, un véritable parcours du combattant afin d'innocenter son époux et le faire libérer.

Dans le deuxième tome de La Nuit Fatale, l'histoire d'Ibironkè et de Délé Craig se conjugue à coups de cris, de blessures et de larmes. Si, à des moments donnés, l'homme pense maîtriser les événements, il se rend compte, à la lueur de leurs développements, qu'il n'en est que le jouet vulgaire et mécanique.

LA NUIT FATALE 3

Les temps des turbulences



La saga de Délé Craig, PDG d'une grande entreprise et de son épouse, Ibironkè continue de se densifier. Dans cette troisième livraison, le couple vient d'avoir un enfant. Alors que tout semblait baigner dans l'huile, les démons du passé, insuffisamment ensevelis, reviennent en première ligne : il s'agit d'Alex, ancien escroc devenu riche de manière trouble et décidé à détrôner Délé à la tête de la société. Il y a aussi Mariam, la veuve d'Idriss, qui veut prendre une revanche sur le sort, parce que malmenée par la famille après le décès accidentel de son mari. Les deux personnages ont conçu un plan destiné à mettre en minorité les actionnaires de l'entreprise familiale et à imposer leur autorité. Mais Délé Craig, secrètement, prépare une riposte…

Les turbulences, ici, semblent provenir de partout. Si elles ont quitté le couple Délé-Ibironkè, elles semblent s'être désormais installées dans le clan familial avec pour enjeu principal le contrôle de la société. Mais chacun fourbit son arme, prêt à assommer l'autre, du moins, à le mettre hors d'état de nuire.

LA NUIT FATALE 4

L'attente explosive

Délé est revenu à de meilleurs sentiments. Son épouse Ibironkè qui lui a fait un beau bébé, semble avoir négocié une trêve avec ses démons intérieurs. La vie, chez les Craig, a retrouvé le parfum enthousiaste des lendemains qui chantent. Mais pas pour longtemps : Ibironkè se retrouve du jour au lendemain à l'hôpital avec une grossesse extra-utérine. Pour le médecin traitant, il n'est plus question pour elle d'avoir un autre enfant. Le risque est grand, il en informe le mari d'autant qu'elle a déjà subi deux césariennes.

Pour Délé, les interrogations sur le passé de sa femme refont brusquement jour. Depuis quand elle a subi sa première césarienne ? Aurait-elle eu un enfant avant lui et de qui ? Et si l'enfant existe, qu'est-il devenu ? Et pourquoi garde-t-elle jalousement ce secret ?

De son côté, Délé est dans l'embarras : il attend un bébé d'une autre femme, une de ses anciennes employées avec qui il folâtrait. Alors que sa mère s'en réjouit, lui-même se demande si ce n'est pas une erreur de trop. Pendant ce temps, Ibironkè attend à la maison et compte patiemment les coups.

LA NUIT FATALE 5

Règlement de comptes

Ils sont beaux, jeunes, promis à un bel avenir et veulent échanger leurs vœux devant Dieu et devant les hommes. La veille, alors que l'homme s'apprête à aller enterrer sa vie de garçon en compagnie de ses amis, il fait un tour chez sa fiancée. Stupeur : dans la chambre, la future mariée est dans les bras d'un autre. Décomposé, révolté, le jeune homme accuse le coup, mais décide, contre toute attente, de célébrer le mariage. En lui, un plan se met en place. Jusqu'où ira-t-il pour nourrir sa vengeance ? Pourquoi faire souffrir l'autre alors qu'on n'est pas soi-même un exemple de vertu ?

Dans le tome 1 de cette saga, les deux personnages se livrent, sans réserve, à un combat de nerfs. Si, pour l'homme, ce combat est physique et explosif, pour la femme, il est subtil et intérieur. Mais chaque pas posé par les personnages se transforme en conflit permanent, et chaque situation, en un volcan qui explose.

DESTIN D'UNE DANSEUSE

Deux destins que tout oppose se croisent : un bébé abandonné par Monique, une femme démunie et un couple riche en quête d'un enfant. Adopté, le bébé grandit dans ce foyer où, par miracle, un autre enfant naît, Déji.

Vingt années passent, Déji se retrouve sur le chemin de JoJo, une danseuse. Amoureux, il ne vit que dans la certitude de l'épouser. Mais JoJo, c'est la fille de Monique, elle ne sait pas que son fiancé est le frère de lait de son propre demi-frère. Plus grave : les parents de Déji s'opposent à elle, arguant qu'une danseuse n'est qu'une femme de mœurs légères.

Dans cette intrigue où l'on avance à tâtons, les personnages deviennent des marionnettes aux mains du destin qui les instrumentalise et se joue d'eux. Heureusement que l'amour est là. Puissant antidote contre les trajectoires imposées, il donne parfois à la vie des saveurs insoupçonnées.

LA FORTUNE DU DIABLE

Noël, un jeune immigré africain est passé à tabac par des hooligans blancs dans le métro de Londres. Un groupe de clochards qui étaient à proximité, intervient pour le sauver. Ayant perdu connaissance, Noël se réveille plus tard chez l'un de ses sauveurs, un mendiant. Le jeune homme découvre que sous ce manteau de clochard, se cache un homme puissant, se faisant appeler le Grand Baba – l'Etre Suprême – qui lui propose la richesse et le pouvoir, si jamais il acceptait d'être son « représentant » en Afrique : en acceptant ce pacte, Noël ne sait pas qu'il est désormais lié au diable qui fera de lui un homme riche, craint, mais aussi l'un des destins les plus tragiques de l'Afrique.

Ce roman est une odyssée profonde dans le milieu et les souterrains des grosses fortunes et des pouvoirs inusables. C'est une fable moderne qui déconstruit le mythe des destins taillés sur mesure.

OBSESSION CACHEE

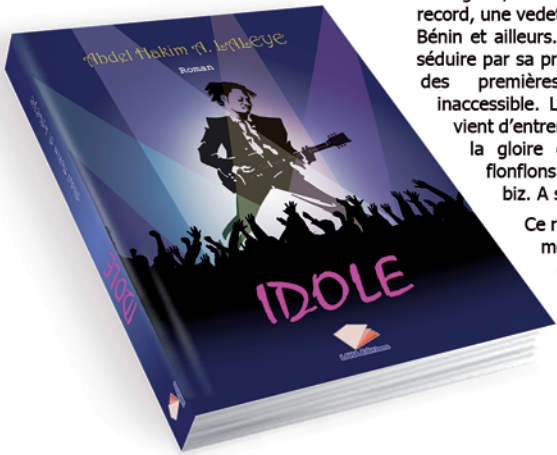
« Ma première rencontre avec lui s'est faite à travers ses films. J'en ai regardé plusieurs, mais celui qui m'a le plus bouleversée, est celui dans lequel il jouait le rôle d'un jeune homme condamné pour une faute qu'il n'avait pas commise. Et quand je l'ai vu menotté et emmené par la police, j'ai versé des larmes… » Salewa Smart est un fan des films et des romans d'Abdel Hakim Amzat. Alors que les filles de son âge ont différents pôles d'intérêt, elle, n'a d'yeux et de respiration que pour son idole pour lequel elle nourrit, secrètement une passion insensée. Un jour que, par chance, elle entre en contact avec lui, commence pour elle une idylle imaginaire dont son journal intime s'efforce d'en raconter les détails. Ce roman est le fruit de cette expérience originale.

Voilà, pour la première fois écrite en Afrique francophone, l'histoire réelle entre un artiste et son groupie. Emouvante, elle explore avec délicatesse les impensés et les non-dits de ce type de relation que le regard extérieur condamne si vite, mais que la réalité rend toujours plus complexe.

LE PREMIER AMOUR EST TOUJOURS LE DERNIER

Deux collégiens, Olaoyé et Iyabo, sont épris l'un de l'autre. Banal, cet amour est censé n'être qu'une expérience pour les deux tourtereaux dont l'idéal sentimental est, pour leurs proches, condamné à se heurter aux épreuves de la vie. Mais, comme le dit le poète, c'est ignorer la « seconde surprise de l'amour », c'est ignorer que rien, ni les hommes ni les obstacles, ne peut briser l'élan de ces deux êtres animés par le feu sacré. C'est la fable de Tristan et Yseult, l'histoire de Roméo et Juliette revisitée. Mais ici, les deux amoureux ne mourront pas de leurs amours ; ils vivront leur passion envers et contre tous, jour après jour, jusqu'à la vieillesse et dans l'au-delà. Par leur exemple, ils justifient l'adage qui dit que « le premier amour est toujours le dernier ».

IDOLE



Il est beau, talentueux et plein d'avenir. Remarqué par une femme d'affaires installée au Nigéria, Le Sultan devient, en un temps record, une vedette de la chanson adulée au Bénin et ailleurs. Mais bien vite, il se laisse séduire par sa productrice, néglige ses amis des premières galères et devient inaccessible. Le pauvre ne sait pas qu'il vient d'entrer dans un engrenage et que la gloire est aussi factice que les flonflons et les sunlights du show biz. A ses dépens, il l'apprendra …

Ce roman nous entraine dans le monde de la musique, milieu qui parait, de prime abord clinquant, mais où la guerre des tranchées est aussi impitoyable qu'en politique.

HEROS

« Pour les trois visiteurs, mieux valait partir. Mais, avant de se retirer, Paul tenait à terminer ce qu'il avait bien commencé :

- Laisse-moi le buter, ce bâtard pour lui apprendre à respecter les femmes d'autrui.

- Pas maintenant, lui opposa Philippe. Il va mourir mais pas aujourd'hui. Partons d'ici!

Il entraîna aussitôt son compagnon, pressa le pas jusqu'au seuil de la porte. Avant de s'en aller, il jeta un dernier coup d'œil à l'homme assis sur le lit:

- Vis ces prochaines heures comme si c'étaient les dernières, lui lança-t-il car je te promets que nous reviendrons ! »

Comment peut-on vouloir tuer celui qu'on est supposé avoir tué vingt ans plus tôt ? Lors d'un braquage, un voyou se rend compte que sa victime n'est autre que celui qui l'avait jadis accusé d'avoir provoqué sa mort. Ayant déjà purgé une peine relative à ce meurtre supposé, le jeune homme décide de se venger. Mais en face, l'homme est puissant et redoutable. A moins qu'il commette un acte héroïque.

Abdel Hakim Amzat est un chef d'entreprise, directeur de la fameuse maison de production, Laha Production. Comédien, scénariste, réalisateur, toujours aux confluents de tous les genres artistiques, il a adopté une stratégie à la fois littéraire et cinématographique, celle de rendre romanesques les scénarii de ces films. Avec lui, le bonheur de l'image s'allie à celui de la lecture.

PIERRE PRECIEUSE

Il est beau et riche, elle est belle et heureuse. Leur avenir est tout tracé. Mais elle ne veut pas ce destin de femme au foyer, parce qu'elle souhaite s'accomplir dans un travail à la mesure de ses ambitions : femme d'affaires, entre deux avions, à l'image de certaines de ses amies.

Mais le mari s'y oppose, refuse d'avancer le capital qu'elle lui a demandé. Alors, elle devient insupportable, alterne provocations et chantages. En fait, la pauvre est manipulée par une amie, qui la pousse à adopter cette stratégie du pourrissement pour un but inavouable.

Pierre précieuse est un huis clos sur les fondements du couple et de ses ressorts. Comment gérer le regard des autres sur son ménage ? Quoi privilégier dans leurs jugements ? D'ailleurs, est-il raisonnable de tendre les oreilles à autrui ? Sans donner des leçons, sans être un bréviaire pour des blessés de guerre conjugaux, ce texte n'en est pas moins une histoire humaine.

LE PECHE DU PERE

Une malédiction frappe Akambi et son frère depuis un certain nombre d'années. Malheureux dans la vie professionnelle, les deux frères n'arrivent pas à expliquer les malheurs successifs qui s'abattent sur eux. Après consultation, il leur est révélé qu'un crime de sang commis par leur père est la cause de cette infortune. Mais pour y mettre fin, tout un rituel leur est proposé qui exige mort d'homme dans la famille. Akambi décide de porter le poids de cette lourde responsabilité : mais au lieu de lui-même, c'est sur son fils et sur sa femme que le sort s'acharne…

Doit-on répondre des actes posés par ses parents ? Comment construire sa propre vie alors que pend sur soi un sort auquel on est soi-même étranger ?

Entre le passé et le présent, rire et larmes, ce roman nous entraîne dans les arcanes de l'Afrique profonde avec ses croyances et ses pratiques et nous instruit que la responsabilité générationnelle est avant tout un acte d'héritage.

ISBN : 978-99919-2-416-8
© LAHA Editions
01 BP 5521 Cotonou
Tél. + 229 63 16 07 07/+ 229 97 89 82 42
www.vasyvoir.com

Dépôt légal N° 8848 du 26 août 2016
Bibliothèque Nationale
3e trimestre 2016
Achevé d'imprimer en septembre 2016